

Itinéraire à double sens

Marie Michels

Mémoire de fin d'études
pour le groupe Narraction option Art

Dirigé par Oh Eun Lee et Sandrine Israël-Jost

HEAR Strasbourg 2021

Sommaire

Partie I

Le départ
Train à Grande Vitesse
Atterrissage



Partie II

Sauter les clôtures
Penser en ville
Les chemins parallèles
La topographie du vide
Rencontre manquée



Partie III

Vivre à la campagne
Café Bretelles
Zoner
La chambre disparue



Introduction

Ce mémoire traverse les lieux, les gens, et les souvenirs qui font partis des dérives de mes pensées. Il tente de dresser un portrait de ces espaces-temps et de leurs différentes ambiances pour embarquer le lecteur à travers ces paysages qui ont été les miens, aussi bien paysages physiques que paysages intérieurs. J'ai toujours été fascinée par les cartes, non parce qu'elles « permettent de révéler l'invisible » mais pour leur qualité d'aiguillage et de maîtrise du territoire à petite échelle. Les mécanismes de l'orientation me fascinent autant que la contemplation et ses dérives de la pensée.

Ces textes ont été écrits dans le train, en transition entre deux espaces, aux moments où mon esprit se laissait aller tantôt à replonger dans le passé, tantôt à imaginer le futur. Ces méditations ont parfois pris la forme de poésie. Poésie de la ville, poésie des souvenirs, poésie intérieure. En mouvement, en déplacement, en voyage à travers les paysages, c'est la poésie qui prend place et avec elle ses souvenirs, ses lieux, ses gens, ses époques. Ces textes ont fortement été influencés par le philosophe Gaston Bachelard, découverte d'un auteur qui pour la première fois, a mis des mots sur ce que je pensais inexplicable. À travers ses écrits, j'ai compris que mon

intuition sur l'enfance et ses vestiges avait une place profonde en chacun de nous.

J'ai également découvert que les questionnements des situationnistes ont toujours été présents dans mes propres ballades et que l'espace pouvait s'appréhender d'une manière sensible et émotive, justifiée. Cette perception du milieu peut se faire à l'échelle d'une ville comme initialement dans les marches urbaines situationnistes, mais aussi à l'échelle d'un pays et d'un continent. Au fil de la traversée, les espaces de ce mémoire se feront plus clos. De l'extérieur à l'intérieur, le déplacement sera plus intime.

J'ai imaginé une carte dans la jaquette de ce livre pour guider le lecteur. Cette carte pourra être dépliée et mise en regard des textes pendant la lecture et éclaircir le lien entre les gens et les espaces.

Bon voyage.

Partie I



« Tout en lui était vieux, sauf son regard, qui était gai et brave, et qui avait la couleur de la mer. »¹

¹ Ernest Hemingway, *Le vieil homme et la mer*, Paris, Gallimard, 1972.



Le Départ

Ce matin je me suis réveillée chez Matéo, entre tristesse et excitation. Dehors l'atmosphère était étrange, comme si la journée ne voulait pas commencer. Le temps suspendu entre le soleil trop blanc et la brume matinale me donnait l'impression d'avoir raté quelque chose. Au moment de partir, Matéo a oublié son téléphone chez lui. Départ manqué. Les coïncidences tombent parfois si juste qu'on pourrait se demander si elles ne sont pas plutôt des signes. Le détour nous a permis de récupérer les clefs de la maison au passage, où j'avais laissé mon sac. Je me persuade que cet accident n'est pas un hasard et que malgré cette impression de manqué, c'est bien aujourd'hui que je dois partir. Je sais que je ne reverrais sûrement pas Matéo avant longtemps. Je reviendrai peut-être l'année prochaine, un peu avant si j'ai de la chance. Notre relation est trouée comme le gruyère. On se voit peu mais on s'aime bien. Parfois j'ai l'impression que notre amitié est comme un livre qu'on aurait oublié sur une table de chevet. À chaque fois qu'on reprend là où on en était, quelque chose a changé. Cet été je découvre que Matéo aime les chansons à texte et les mélodies des années 2000. À l'arrière de sa 205 des cassettes traînent sur le sol : Johnny Halliday, Demi Roussos, Alain Barrière. Pour se préparer, il enfle un t-shirt au saut du lit, choisit une casquette et la visse sur sa tête pour coiffer ses cheveux épais. Les garçons de La Rochelle ont tous grandi dans de grandes maisons au bord de la mer. Dans ces maisons, remplies de livres et de jeux de société, tout le monde est le bienvenu. Les cuisines sont immenses et bien rangées et il y a toujours un lit prêt pour les invités. Les garçons ont grandi les pieds dans le sable, dans une atmosphère de vacances éternelles. Ils font du volley, savent goûter le vin, se retrouvent tous les jeudis soir à la fête du village. Quand on leur demande ce qu'ils font dans la vie, ils peuvent répondre « Je suis musicien, mais pas encore intermittent ».



7:55

Angoulins

7:35

7:30

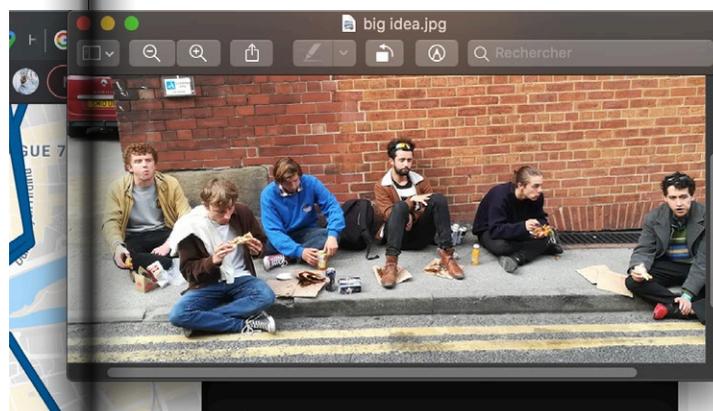
4:12

Matéo est plutôt silencieux et pas à l'aise avec les filles. Il parle toujours en faisant des blagues et à des airs de gros dur, tout en étant très sensible. En le quittant pour la première fois, j'ai eu envie de lui donner le texte d'Hemingway : *Le vieil homme et la mer*¹. Je trouvais qu'il y avait une ressemblance avec le personnage du vieux pêcheur, la même profondeur dans le regard de celles et ceux qui regardent souvent la mer.

J'ai discuté avec Louis l'autre soir. Il m'a dit qu'il aimait bien les filles « un peu cassées », que ça lui donnait envie de les réparer. Je comprends, un peu. On discute bien avec Louis. Il sait écouter. Il paraît qu'en travaillant la tonalité de sa voix, on peut trouver son timbre naturel, et qu'avec cette voix, les gens vous écoutent sans broncher. On n'ose plus vous interrompre. Prendre la parole c'est aussi une question de pouvoir, qu'on prend ou qu'on laisse aux autres. Peut-être que j'aime bien Louis parce qu'il me laisse avoir le pouvoir. Dans le train, en repartant, je découvre la chanson *Be above it* de Tame impala. Je suis immédiatement sous le charme : cette chanson est parfaite. J'aimerais qu'elle dure des heures. Il n'y a pas meilleure chanson pour le moment présent. J'ai envie de l'écouter en boucle mais j'ai peur d'être écœurée, alors je passe une playlist liée au titre mais les autres chansons paraissent fades à côté. Pendant que j'écris tout ça, une fille assise côté couloir prend aussi des notes sur son téléphone. Elle tient une feuille A4 pliée dans le sens de la largeur sur laquelle elle a listé des phrases. Elle a les cheveux rouges, du mascara et des Docs Marteens, sûrement une édition limitée. Comme moi, elle écoute Spotify sur son téléphone. J'imagine qu'elle invente plein de scénarios de films fantastiques avec des personnages féminins très badass. L'odeur de Matéo est toujours là, bien qu'il ne mette pas de parfum. Je quitte les barbecues et le sable chaud de La Rochelle pour rejoindre mon copain et sa famille en Normandie pluvieuse. ~~Je pars un peu à contre coeur.~~ Entre les deux, ce train à grande vitesse qui traverse la France, 300 km/h, à mon propre rythme, quelques heures rien que pour moi. J'appréhende mon arrivée et j'ai le blues en quittant ce vivre-ensemble avant d'avoir eu le temps d'en faire entièrement partie.

Un peu plus tôt je me faisais la réflexion qu'un de mes rêves serait d'être DJ. Passer de la musique pour les autres, c'est la meilleure manière de partager ses ondes. La musique,

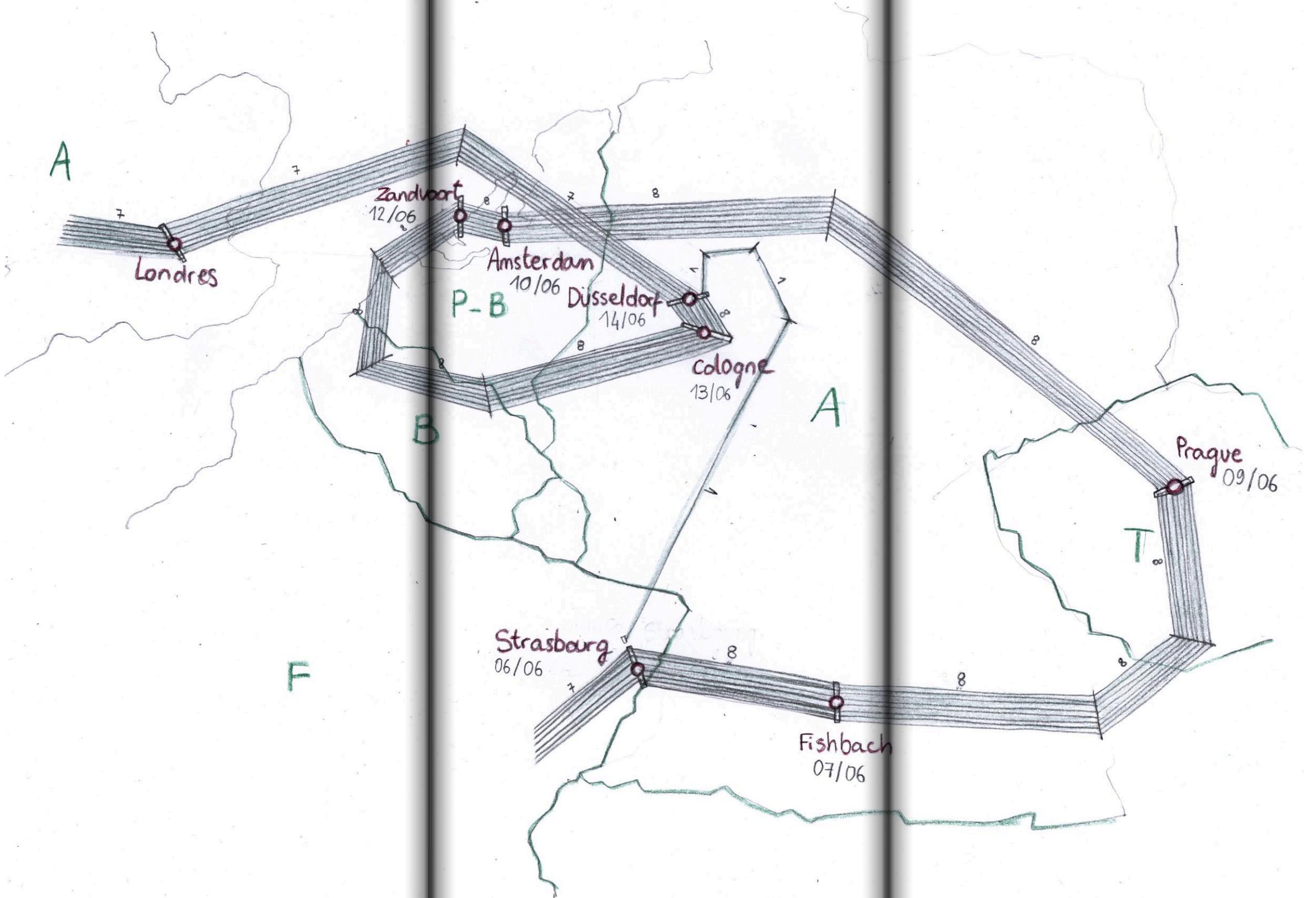
¹ Ernest Hemingway, *Le vieil homme et la mer*, [op. cit.].



Screenshot d'une photo des Big Idea enregistrée dans mon ordinateur.

c'est une affaire de ressenti, trouver la musique qui colle parfaitement à l'ambiance c'est être en phase avec le monde autour de soi. Plus j'écoute cette chanson de Tame Impala, plus je la trouve parfaite. Je me demande si c'est ma nostalgie qui la rend belle ou si je suis vraiment tombée par hasard sur une chanson parfaite de transition. La voix du chanteur est un peu brouillée, comme sur les vieilles cassettes de Matéo. La mélodie est pop et flirte parfois avec une guitare psychédélique. Cette chanson à la même couleur de celles du concert des Big Idea, jour où j'ai rencontré les garçons de La Rochelle. La salle était pourrie et il n'y avait presque pas de public. C'est peut-être ça qui a rendu ce moment magique. Elle me renvoyait à l'époque du lycée et des joints, aux moments de bad quand j'écoutais Pink Floyd dans le bus, aux après-midi à regarder les gars skater et aux soirées à se faire découvrir des titres de métal et de reggae. Et surtout à ce concert qui avait l'effet d'une bombe, à la découverte d'un nouveau style, lent et psychédélique, à ce concert loin de mes parents, pour la première fois. C'est d'ailleurs comme ça que j'avais eu le courage de les aborder après leur concert : « Hey, salut. Vous avez déjà entendu parler de Yawning Man ? ».

Ils m'ont dit : « Demain on va à Prague et il reste une place dans le van. Tu veux venir ? »



Train à Grande Vitesse

Dans le train qui m'emmène à Paris, je me sens comme chez moi. Tout est familier, comme la saveur d'une maison d'enfance. Le bleu des sièges, la grande vitesse d'un Paris-Strasbourg, la moquette écarlate des intercitys qui s'élancent vers le sud. Des paysages se pressent par la fenêtre, des paysages qu'on ne connaît pas vraiment mais qu'on croit quand même toujours reconnaître. Il y a 4 ans déjà, je filmais par la fenêtre des horizons flous en noir et blanc et par-dessus je récitais le poème *Ode au paysage* : « On repose notre tête sur la fenêtre, on plonge le regard dans l'horizon et tout se passe¹ ». Déjà à l'époque, tout était là, sans que vraiment je ne le sache. Ces paysages en noir et blanc me rappellent ceux qu'enfant je connaissais par cœur, ceux que j'ai épuisés du regard à travers la fenêtre du bus le matin en allant à l'école. Des champs à perte de vue, comme ceux du TGV. Des champs et l'horizon. La brume et son apparence mystique, les reflets chatoyants de la fin d'après-midi et toujours le même trajet, les mêmes virages, les mêmes sensations, le même paysage. Ces paysages, Gaston Bachelard les évoque dans *La poétique de l'espace* en citant deux poètes : « Il y a une rêverie de l'homme qui marche, une rêverie du chemin.² » Et plus loin : « Chacun devrait alors dire ses routes, ses carrefours, ses bancs. [...] Thoreau a, dit-il, le plan des champs inscrit en son âme. Et Jean Wahl peut écrire : *Le moutonnement des haies / C'est en moi que je l'ai.*³ » Dans le bus qui m'emmenait à l'école passait Skyrock à la radio, comme c'était la coutume dans les années 2000, et tous les matins l'horoscope. Derrière moi des gens qui se marrent ; soulant. Je préfère ma musique. De quoi se laisser aller aux fantasmes et aux rêveries d'une enfant, la tête qui repose dans la main et les genoux relevés sur le fauteuil d'en face.

Quand arrivaient les vacances scolaires, je prenais l'avion pour rejoindre l'un ou l'autre de mes parents. J'avais fait le calcul et j'aimais bien le raconter ; entre mes 5 et mes 12 ans j'ai fait environ 140 voyages en avion. Outre l'empreinte écologique déplorable, ces voyages ont renforcé mon amour de la contemplation. Entre mon père et ma mère, quarante minutes de vol à des milliers de kilomètres au-dessus du sol. Est-ce que même j'avais conscience de la distance qui séparerait l'un et l'autre ? Le jour où nous avons quitté Paris, ma mère et moi, nous avons fui directement à l'autre bout de la France. Le trajet a bien duré deux jours, avec une pause entre les deux. J'étais petite mais tout ce qui me reste de ce départ c'est une couverture en polaire jaune canard et une sensation excitante de départ en voyage tôt le matin. Le reste du souvenir est erroné. Alors malgré la rapidité d'un vol Paris-Toulouse, je savais bien que ces deux villes étaient bien plus que séparées par la distance, c'était des mondes à part entière. Et l'avion jouait le rôle du sas pour passer de l'un à l'autre.

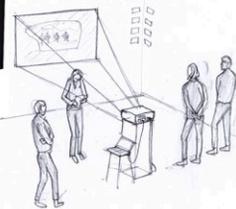
¹ Marie Michels, *Ode au paysage*, 2017, installation réalisée dans le cadre de mon bilan de première année à la HEAR.

² Jean Wahl, *Poèmes*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945, p. 46 ; cité par Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, [op. cit.], p. 65.

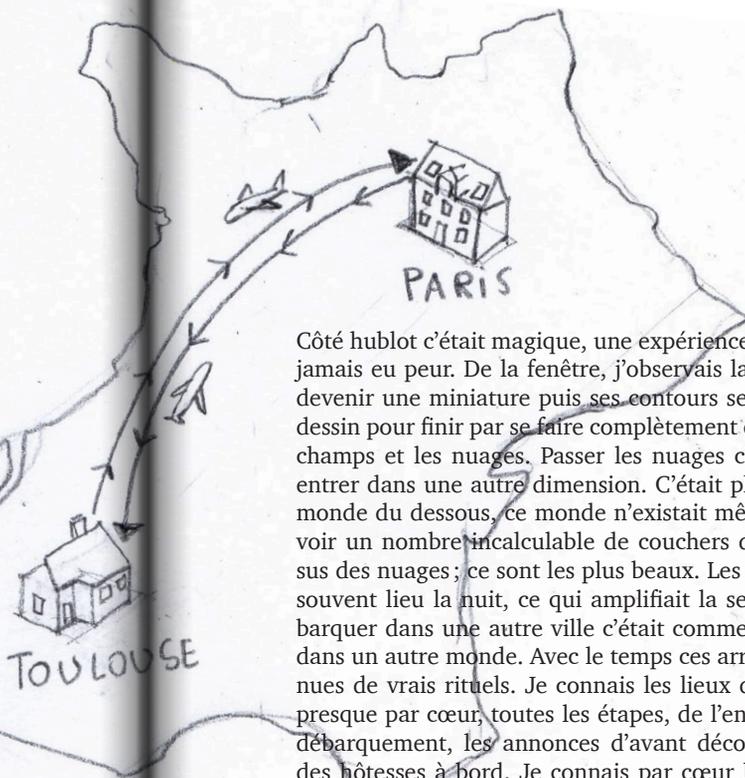
³ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Puf, 2020, p. 64.



En voiture, 2017, vidéo, noir et blanc, musique, 1 min 58 sec.



Croquis de l'installation de mon bilan, 2021.

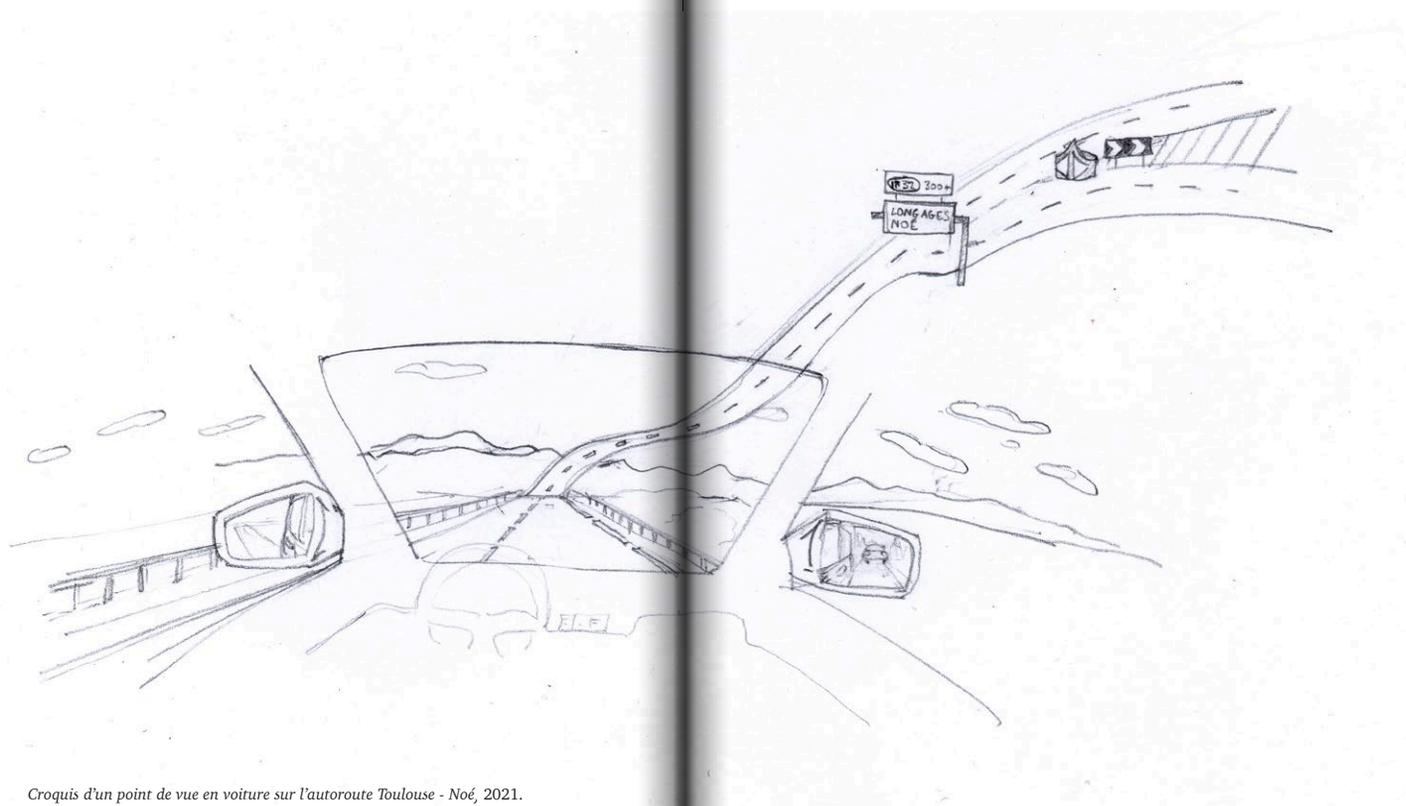


Côté hublot c'était magique, une expérience de folie. Je n'ai jamais eu peur. De la fenêtre, j'observais la ville réduire et devenir une miniature puis ses contours se transformer en dessin pour finir par se faire complètement englober par les champs et les nuages. Passer les nuages c'était carrément entrer dans une autre dimension. C'était plus qu'oublier le monde du dessous, ce monde n'existait même plus. J'ai dû voir un nombre incalculable de couchers de soleil au-dessus des nuages ; ce sont les plus beaux. Les arrivées avaient souvent lieu la nuit, ce qui amplifiait la sensation que débarquer dans une autre ville c'était comme être catapultée dans un autre monde. Avec le temps ces arrivées sont devenues de vrais rituels. Je connais les lieux de ces aéroports presque par cœur, toutes les étapes, de l'enregistrement au débarquement, les annonces d'avant décollage, le refrain des hôtesses à bord. Je connais par cœur les gestes, l'attitude et la sensation qu'on a quand on va prendre l'avion. Les retrouvailles derrière le portique, les au revoir au dépose minute. Plus le temps passe et moins je reviens, et plus les villes évoluent à chaque retour.

Mes souvenirs d'enfance sont logés dans mes deux maisons : la maison de mon père, la maison de ma mère. À Noé, où j'ai pu assez tôt me promener seule au bord de la Garonne, à la rue de Paris que je longeais une douzaine minutes pour rejoindre ma meilleure amie. En grandissant, les espaces qui hébergeaient mes souvenirs ont aussi pris de l'ampleur. Les villages de mon enfance sont devenus les grandes villes les plus proches ; Noé et Taverny sont devenues Toulouse et Paris. Les aéroports, eux, sont restés des lieux sans âge, qui m'ont accompagné jusqu'à mes 17 ans. C'est peut-être le seul lieu commun de mon enfance, et je les trouve toujours rassurants. On y pose le pied pour prendre une impulsion de départ ou pour se réceptionner à l'arrivée. Ils nous accueillent et nous accompagnent, voient des gens les traverser sans jamais s'arrêter mais restent inchangés au fil des années.



Aujourd'hui je reviens à Noé. Sur la route, je reconnais la campagne où j'ai grandi. L'autoroute du soleil, ils l'appellent, et je comprends pourquoi. Pour sûr, c'est Noé qui m'a liée si fort avec le ciel. L'horizon à perte de vue qui se couche sur les plaines infinies. Il n'y a que là-bas qu'on voit les heures passer aussi bien. Je m'émerveille comme les centaines d'autres fois sur ce même trajet. Et je ne peux que comprendre Sylvain Tesson qui aux abords du lac Baïkal s'émerveille lui aussi tous les jours du spectacle de la nature : « Je ne me fatigue pas de détailler mon paysage. Mes yeux en connaissent chaque repli et les yeux fouillent pourtant, tous les matins, avec avidité, comme s'ils découvraient. On ne se lasse pas de la splendeur, vieux principe sédentaire. De quoi se plaindre d'ailleurs ? Les choses sont moins figées qu'elles n'y paraissent : la lumière nuance la beauté, la métamorphose. Celle-ci se cultive et jour après jour se renouvelle.¹ ».



Croquis d'un point de vue en voiture sur l'autoroute Toulouse - Noé, 2021.

¹ Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, 2011, p. 211.



Atterrissage

Un jour, j'ai fait escale à l'aéroport d'Oslo. Il faisait nuit et à mesure que l'avion s'approchait du sol, le paysage peinait à se dessiner dans l'obscurité. En regardant par le hublot, je n'avais plus aucun repère. Seul existait l'univers confortable et rassurant de l'avion. Des taches claires et sombres apparaissaient dehors sans que je puisse en définir la nature. Elles s'approchaient doucement et grossissaient à mesure que l'avion perdait de l'altitude mais la nuit avait effacé tous les repères et avec, toute notion d'échelle. Ce n'est qu'au dernier moment que les taches se sont transformées en monticules de neige et en grands sapins sombres. Le paysage flou et plat s'est alors transformée en perspective pour me propulser dans la réalité de l'espace.

En observant les grands axes de la ville briller d'en haut, j'avais pris tellement de distance que ce que je regardais avait complètement perdu son statut de ville. En bas c'était tout sauf Oslo. Un objet de contemplation, une beauté abstraite, je n'aurai pas su dire ; la distance physique avait éloigné ma pensée.

Hi,

you have been on our flight from Riga to Frankfurt and visited us in the cockpit. I promised to send some pictures, which you will find in the attachment. Those are only of yesterday and today. As I have got many pictures, it would be helpful to know, what exactly you are looking for. Structures or colours, cities or landscapes, pictures taken from higher altitude or rather lower with more details.

The pictures show: 3266: a view from the Alps towards the Adriatic sea, 3276: the marshlands around Venice, 3279: the city of Venice, 3284: the Dolomiti mountains, 3335 : the city of Lugano, 3342 the Swiss Alps in morning light , 3350 the city of Frankfurt, 3352 the airport of Marseille, 3354: the city of Marseille, 3355: an island in the bay of Marseille, 3359 the city of Avignon with the Papal Palace in the centre.

You can let me know, what your preferences are and I could send you more photos, if you are interested.

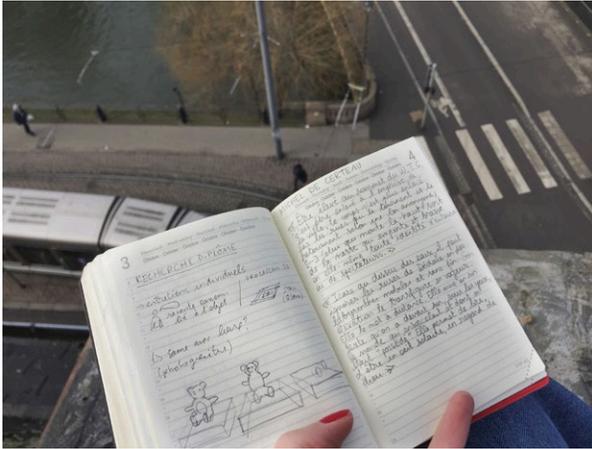
Kind regards,

Sven (Captain of your flight from Riga)



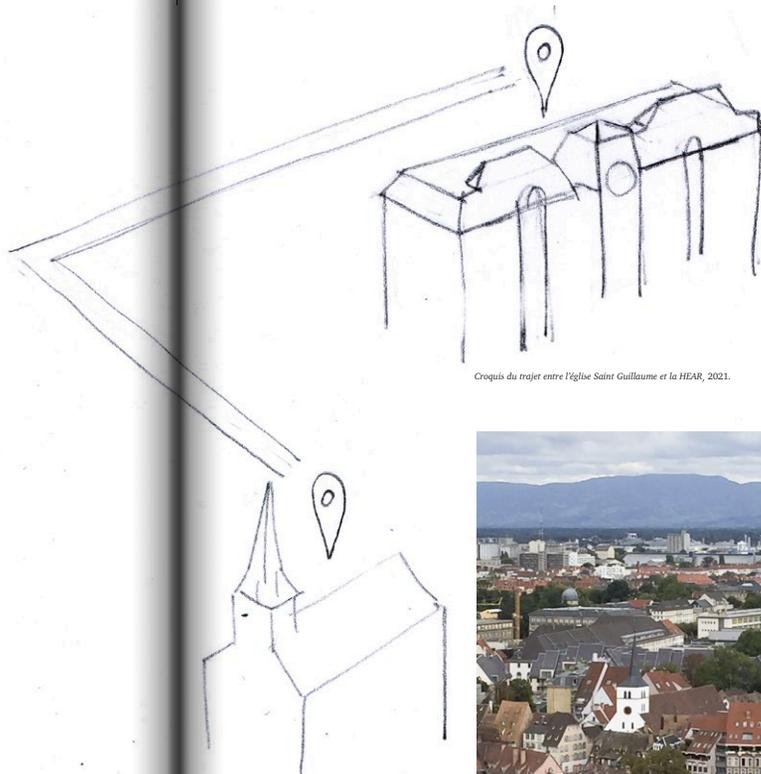
Photos envoyées par Sven dans son email du 7 mars 2020

Ces bulles quand on voyage sont autant spatiales que temporelles. Complètement déconnectés du reste du monde, le voyageur avance à sa propre vitesse, à rebours du monde qui l'entoure. Il n'est nulle part, en constante progression, géographiquement défini par le mouvement. Le voyageur n'existe que par lui-même, n'a comme repère que le paysage qui défile. En traversant les territoires il est sur pause, avec encore le temps de tout changer. Parti, mais pas encore arrivé. Le trajet devient l'espace de tous les possibles. Pour projeter ce qu'il veut, se plonger dans les souvenirs d'un endroit qu'il a quitté. Le voyage est un geste qui nous ramène à notre propre intériorité. Tourné vers l'autre et la découverte, on est en fait retranché dans notre être profond et c'est notre propre paysage intérieur qu'on contemple en déplacement.



Croquis et citation de Michel De Certeau vis du toit, 2021, Photographie au téléphone.

En prenant de la hauteur sur Strasbourg, que je connais bien, je m'amusais à me projeter mentalement dans la ville, à dessiner un trajet entre chez moi et le toit de la cathédrale et à reconnaître les bâtiments emblématiques de la ville. J'étais bien moins haut que dans l'avion pour Oslo mais je me demandais quand même si le fait de connaître une ville pouvait influencer cet état méditatif qu'on peut avoir en se plongeant dans sa contemplation. De la même manière, lorsque je regarde les clichés des paysages que Sven, pilote chez Lufthansa m'envoie, ils ne me font pas du tout le même effet que des photos que j'aurais pu prendre moi-même. Les photos de Sven me paraissent fades et ont perdu tout leur pouvoir contemplatif. Dénués d'expérience et du souvenir des moments qui vont avec, ses photos n'ont pas de sens. Mais ce qui m'a vraiment marqué dans l'atterrissage d'Oslo, c'est d'avoir été forcée à changer de point de vue, et donc d'état intérieur. D'une presque transe contemplative je suis passée à la réalité de l'espace, alors que physiquement je n'avais rien fait pour.



Croquis du trajet entre l'église Saint Guillaume et la HEAR, 2021.



Strasbourg vue du toit de la Cathédrale, 2020, photographie au téléphone.
De bas en haut : l'église Saint Guillaume, la HEAR, la cité universitaire, la Forêt Noire.



Conrad Morant, Strasbourg, dessin imprimé, 1548.

Partie II



Sauter les clôtures

Au mois de janvier 2020, je m'installe à Riga. Je ne connais personne là-bas, mais c'est cette ville que j'ai choisie pour mon échange universitaire. Lorsque je mets le pied dehors, le premier pied dehors, je suis perplexe. Il fait moche mais je suis excitée, j'essaie de me convaincre que tout sera super. On m'a indiqué comment faire pour rejoindre mon logement, je suis presque un peu déçue de ne pas avoir à me dépatouiller pour trouver mon chemin. Dans le bus qui m'em-mène au centre-ville, je suis de plus en plus perplexe. Le long de l'autoroute, des champs désolés s'étendent à perte de vue. Les paysages sont tristes et vides. Je leur fais face tout le long du trajet en donnant quelques coups d'œil sur les arrêts affichés à l'écran. J'essaie de ne pas trop déranger avec ma grosse valise et mon sac à dos, je ne veux surtout pas passer pour une touriste. On croise quelques bâtiments dont on ne sait pas très bien s'ils sont en construction ou en démolition. La route est longue jusqu'au centre-ville, et toujours le même paysage morose. Lorsqu'on approche la périphérie, des maisons en bois se font face de chaque côté de la route. Les jardins sont clôturés de grillage et de planches en bois. En fait, tout ça ressemble à la maison-ferme où j'ai grandi, mon terrain de jeu préféré. Ce paysage a une saveur réconfortante, même si un peu aride et rustre il est familier, comme les endroits interdits qu'on découvre en sautant une clôture : les usines abandonnées, les terrains vagues, les maisons hantées. Explorer ces endroits c'est comme découvrir des trésors, partir à l'aventure, en exploration. Quand j'étais petite, il y avait une maison dans le quartier où s'entassaient des tonnes de débris dans le jardin. On n'en voyait jamais les propriétaires. La maison elle-même commençait à disparaître sous cet amas de choses. Même les arbres paraissaient morts. Ado, un soir, j'ai rejoint des copains et nous avons été invités au sous-sol de cette maison. Par la suite, nous avons passé plusieurs soirées dans la cave, à jouer et à fumer. Puis un jour on nous a invité à monter à l'étage et entrer dans la maison. En traversant le salon, j'ai vu une femme, la mère d'un mec de la bande, assise sur le canapé. C'était comme un mythe, j'ai eu l'impression de lever le voile sur cette maison. Je la voyais enfin, celle qui habitait là, qui occupait ces lieux pour de vrai, de l'intérieur. Cet endroit mystérieux prenait enfin un sens, il existait à partir de ce jour.



Croquis de la cour vue de la chambre.



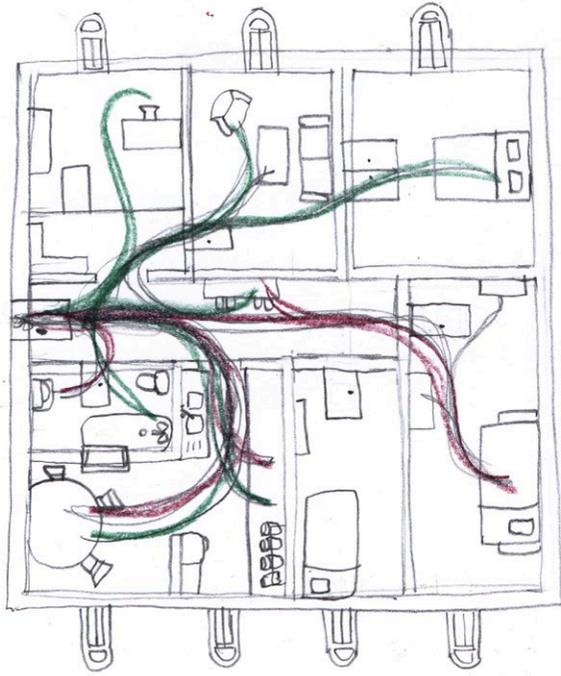
Photographie argentique de l'intérieur de ma chambre à Riga, 2020.



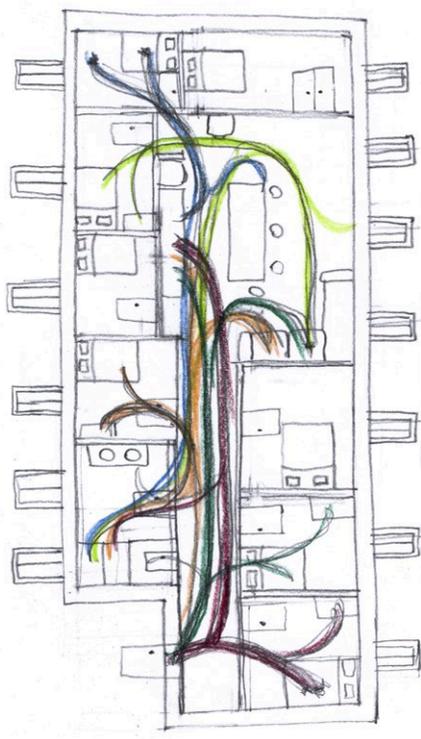
Photographie argentique de mon appartement à Riga, vue de la cour, 2020.

Voyager et rencontrer une ville c'est peut-être aussi rencontrer ses habitants, percer le secret de toutes ces maisons alignées au bord de la route. Faire partie de la ville, s'y mélanger, apprendre la langue des gestes et celle des mots. Pilsēta ir skaiste m'apprend-on lorsqu'il neige pour la première fois. La ville est belle. Quand je rencontre Riga j'ai peur de passer pour une touriste, peur de ne pas comprendre vraiment les gens, d'être de passage, de ne pas laisser de trace, de ne pas dessiner mon propre passage. J'ai l'impression qu'être touriste c'est être passif.ve et rester observateur : pas d'expérience, pas d'exploration, pas de trésors, pas d'invitations par des inconnus et pas de rencontres inattendues. Le voyageur fait partie de son environnement tandis que le touriste reste en surface. Gaston Bachelard établit ici un rapport entre l'extérieur et l'intérieur et la sensation de foyer qui en découle. « Celui qui possède une image claire de son environnement en tire une grande impression de sécurité émotive. Il peut établir des relations harmonieuses avec le monde extérieur : c'est l'opposé de la peur née de la désorientation. Ceci veut dire que c'est au moment où la maison est familière mais aussi distincte que l'agréable sensation de « foyer » est la plus forte.¹ » Être voyageur voudrait peut-être dire établir son foyer partout, dans un ailleurs qu'on ne connaît pas, même si ce foyer doit rester nomade avec celui ou celle qui voyage.

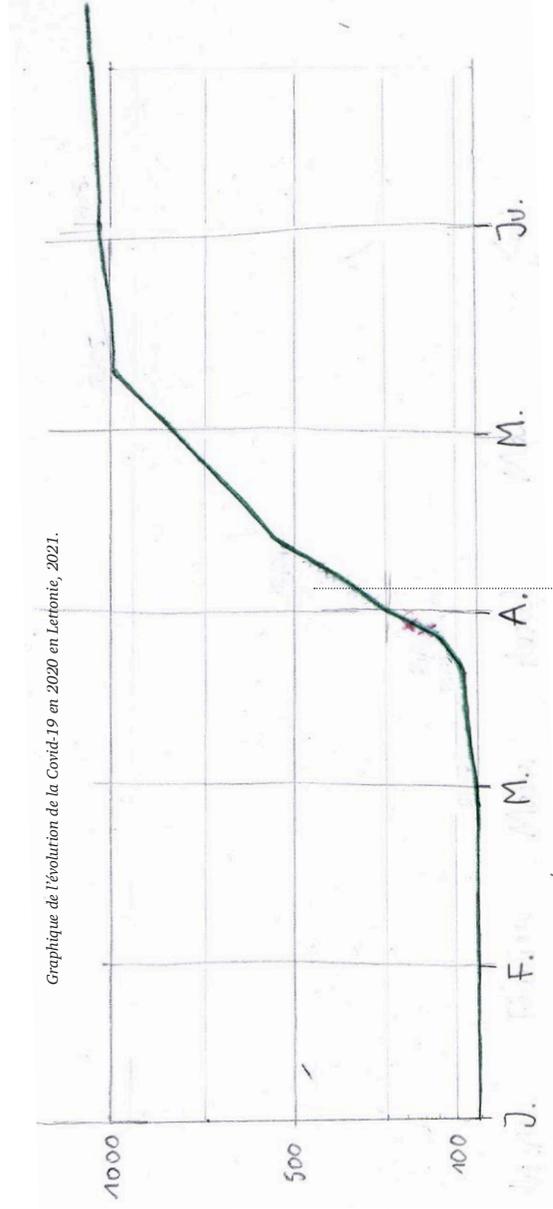
¹ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, [op. cit.], p. 82.



APPARTEMENT N°1
 Krisjana Valdemara Iela 67,
 Centra rajons, Rīga, LV-1013, Latvia
 #3: Zahars, Esmeralda, Marie



APPARTEMENT N°2
 Terbatas Iela 34,
 Centra rajons, Rīga, LV-1013, Latvia
 #5: Maja, Kevin, Mateo, Jacopo, Marie



Penser en ville

La ville comme un espace pour vagabonder, un espace pour déverser ses pensées. On dit « je vais prendre l'air », « je vais faire un tour » pour s'aérer, se vider la tête. Est-ce la ville qui absorbe nos pensées? Est-ce qu'on dépose nos idées au coin des rues? Sur les trottoirs? Presser le pas alors qu'on ne va nulle part, pour le simple plaisir de se déplacer rapidement. On dépose nos pensées mais qu'est-ce qu'on ramasse de la ville au passage? « L'homme des villes est d'abord seul » affirme Jean-Christophe Bailly dans son ouvrage *La phrase urbaine*¹. Dans la ville, le réconfort de l'anonymat me ramène à mes états de rêverie. Se balader en solitaire dans la foule ressemble à un voyage train. Isolé, on peut se mettre en retrait, devenir invisible et observer passivement. Ces instants suspendus sont des espaces-temps où tout est possible, comme l'inconnue d'un problème mathématique. Mais se balader en ville, c'est aussi comme le souligne si bien Christophe Bailly, se laisser imprégner par son atmosphère. Se laisser traverser par l'air préoccupé des passants dont on croise la route, ou se laisser assommer par la chaleur écrasante d'une interminable après-midi d'été. À l'heure des dernières lueurs du soleil, la ville encore claire se teinte des couleurs de la nuit. Les éclairages de la ville s'allument et avec eux ceux des intérieurs des maisons. À ce moment, pour moi, c'est la poésie qui remplace le tumulte de mes pensées.



¹ Jean-Christophe Bailly, *La phrase urbaine*, Paris, Seuil, 2013.



Louis Malle, *Ascenseur pour l'échafaud*, 1958, 92 min.

J'habite dans la ville, au centre, à l'intérieur, dans son enceinte. Je suis juste à la limite : de ma fenêtre, je vois l'autre côté. À Strasbourg, le centre-ville est délimité par l'eau. La séparation est claire : tu es dans l'île, ou tu n'y es pas. De l'autre côté de la rivière, d'autres immeubles, d'autres magasins, d'autres odeurs, d'autres gens. Ici, bars à tapas et magasins bios. Là-bas, supermarchés discounts et bistros de quartier. Mon immeuble donne sur la gare. Le pont fait office de transitoire du dedans au-dehors. La gare est ce lieu de passage que tout le monde connaît mais que personne ne possède. De ma fenêtre au dernier étage, je vois ceux qui en viennent et ceux qui y vont, des gens qui traînent de grosses valises ou leurs sacs sur le dos. J'ai grandi dans une maison simple en campagne et je passais mes vacances chez mon père en banlieue parisienne, entre le rez-de-chaussée et le jardin. Plus tard, la vie étudiante m'a logée dans des appartements, comme la plupart de mes amis, comme si le passage à l'âge adulte supposait d'habiter dans un immeuble. Avant de lire Gaston Bachelard et d'avoir des amis parisiens, je n'avais jamais imaginé qu'on puisse grandir en appartement. Dans *La poétique de l'espace* il y a ces mots : « À Paris, il n'y a pas de maisons. Dans des boîtes superposées vivent les habitants de la grand 'ville. [...] La maison n'a pas de racine. Chose inimaginable pour un rêveur de maison ; les gratte-ciel n'ont pas de cave. [...] Et le chez soi n'est plus qu'une simple horizontalité. [...] Les maisons n'y sont plus dans la nature. Les rapports de la demeure et de l'espace y deviennent factices. Tout y est machine et la vie intime y fuit de toute part.¹ »

¹ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, [op. cit.], p. 82.

Quand je veux prendre l'air à Strasbourg je marche le long de l'Ill, je longe le canal et je m'écarte du centre. La nature est plus présente, les espaces plus aérés. Les routes s'élargissent et prennent plus d'ampleur. L'horizon s'étend, on voit plus loin, mieux. Les immeubles s'aplatissent, deviennent des maisons de banlieue. À Taverny, tout est gris, couvert de béton. C'est une ville où je ne suis que passée, que je n'ai connu que pendant les vacances scolaires. Je n'ai rien vécu de commun avec les gens de ma génération qui ont grandi là-bas. Pas de clopes devant le lycée à la fin des cours, pas d'après-midi révisions à la médiathèque, ni de samedi au skate parc ou à la piscine. Pour moi Taverny a été une ville traversée, parfois à pieds et souvent à vélo, pour aller chez les autres et rentrer chez moi.

« Mon camarade me parlait des vaches qu'il avait pu voir dans les années cinquante, dans une ferme oubliée. Il n'y en a plus depuis longtemps, elles sont de plus en plus loin, mais elles finissent par être là, avec des prêtres et des champs, avec suffisamment d'espace entre les maisons, et quand elles sont là, la banlieue est finie¹ ». Christophe Bailly évoque ici la transition de la banlieue à la campagne et dans cet espace « avec suffisamment d'espace entre les maisons » je vois Noé, où j'ai grandi. À Noé je me baladais longuement sur les routes qui filaient entre des champs en jachère. Munie de mon appareil photo et surtout de mon iPod, je m'évadais physiquement et mentalement à travers les paysages et les couchers de soleil. J'ai béni ces moments de grâce dans mon quotidien d'adolescente, où loin des tensions de la maison je retrouvais un peu de calme intérieur.

« La lampe à la fenêtre est l'œil de la maison.
La lampe, dans le règne de l'imagination, ne s'allume jamais dehors. Elle est lumière enfermée qui ne peut que filtrer dehors.² »

¹ Jean-Christophe Bailly, *La phrase urbaine*, [op. cit.], p. 42.

² Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, [op. cit.], p. 82.

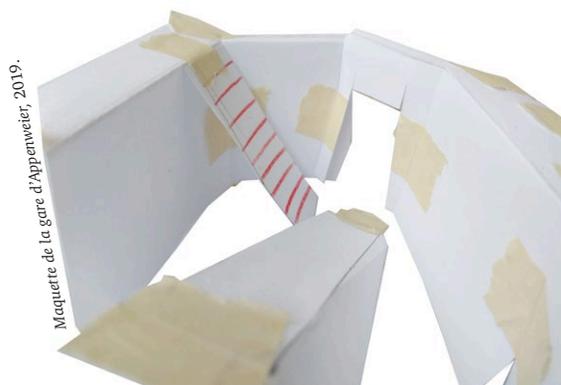


Croquis de mon immeuble vu de la gare, 2021.

Auteur ou autrice inconnu.e, photographie argentique de mon immeuble, 1850.



Il y a un type de gare en Allemagne qui est un ovni dans la définition que donne Bailly de la campagne. Ces gares m'ont toujours fasciné. Au milieu de nulle part, deux bandes de béton viennent bousculer la campagne aride. En direction d'Offenburg, le train vous dépose au milieu de nulle part. Le quai arrête net sa course dans les champs. Les chemins se croisent, se recroisent, montent pour redescendre et parfois interrompent leur course aux pieds d'un escalier qui devient plus loin une passerelle. Les voyageurs traînent leurs valises vers un horizon vide, s'enfoncent d'un pas assuré dans la forêt. La première fois, j'ai débarqué sans comprendre et j'ai eu l'impression d'avoir été trompée par l'espace. Puis il y a eu une sorte de complicité motivée par la découverte de cet endroit si étrange qu'il semblait être magique. C'était comme un éclat, une évidence.



Maquette de la gare d'Appentwéier, 2019.



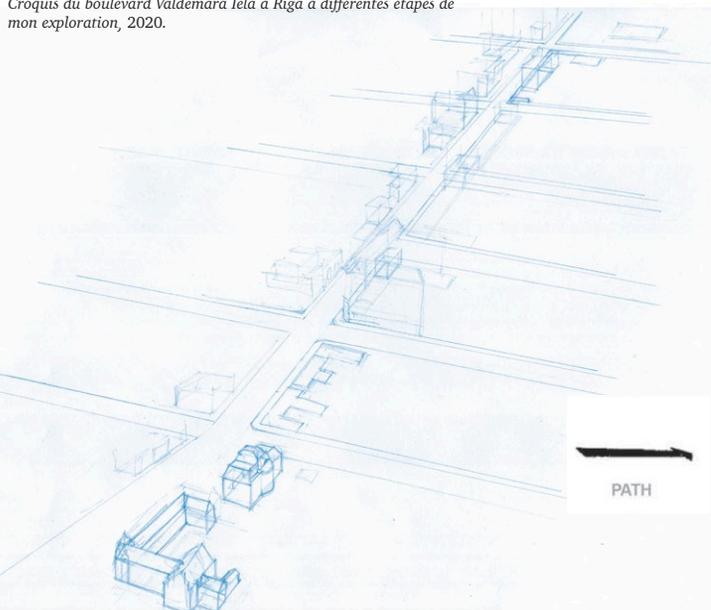
Les chemins parallèles

En m'installant à Riga, la question de l'orientation est devenue très présente pour moi. En plus de ne pas connaître la ville, je ne comprenais pas la langue, et je n'aime pas marcher le nez collé dans mon téléphone. Mon premier réflexe fut d'apprendre à connaître rapidement mon quartier jusqu'à pouvoir dessiner une carte du territoire mentale. Cela passait par mémoriser le dessin du trajet sur mon GPS puis ranger mon téléphone, le reprendre en cas de doute, et finalement l'utiliser de moins en moins quitte à rallonger mes trajets ou me perdre un peu. En travaillant sur la perception de l'espace et l'orientation, je me suis intéressée aux signes (panneaux) présents dans l'espace urbain et à leur influence sur notre trajectoire. Ces signes me fascinaient et j'avais envie de comprendre quels étaient les codes pour qu'un dessin ait la forme, la couleur et la taille adéquate pour être compris de toutes et tous et pour avoir un impact sur les déplacements des citoyens. Plus fascinant encore, ces signes à la différence des cartes, en étant physiquement présents dans l'espace ont leur place en ville (avant un croisement, le long d'une route) et pourtant c'est le sens de leur symbole qui créer l'évènement dans le déplacement (tourner, s'arrêter).



DISTRICT

Croquis du boulevard Valdemara Iela à Riga à différentes étapes de mon exploration, 2020.

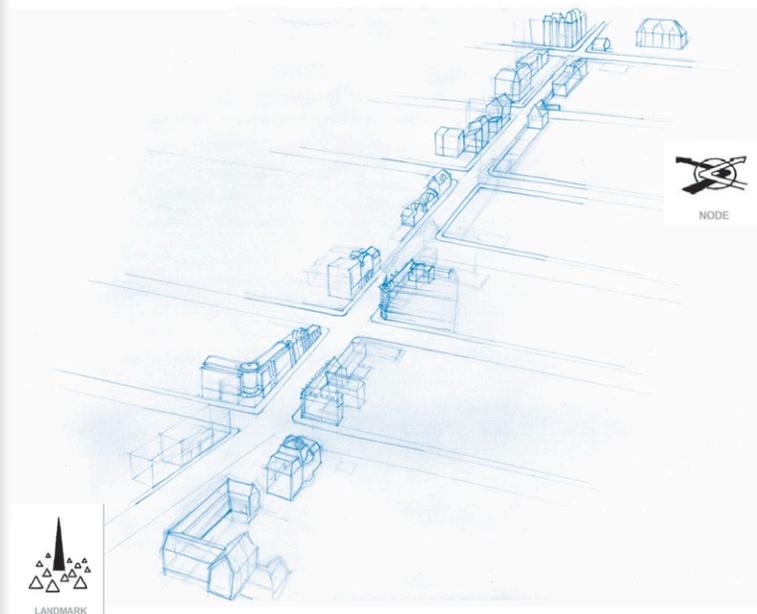


PATH



Pictogrammes issus du livre *L'image de la cité*, éditions Dunod, Paris, 1999.

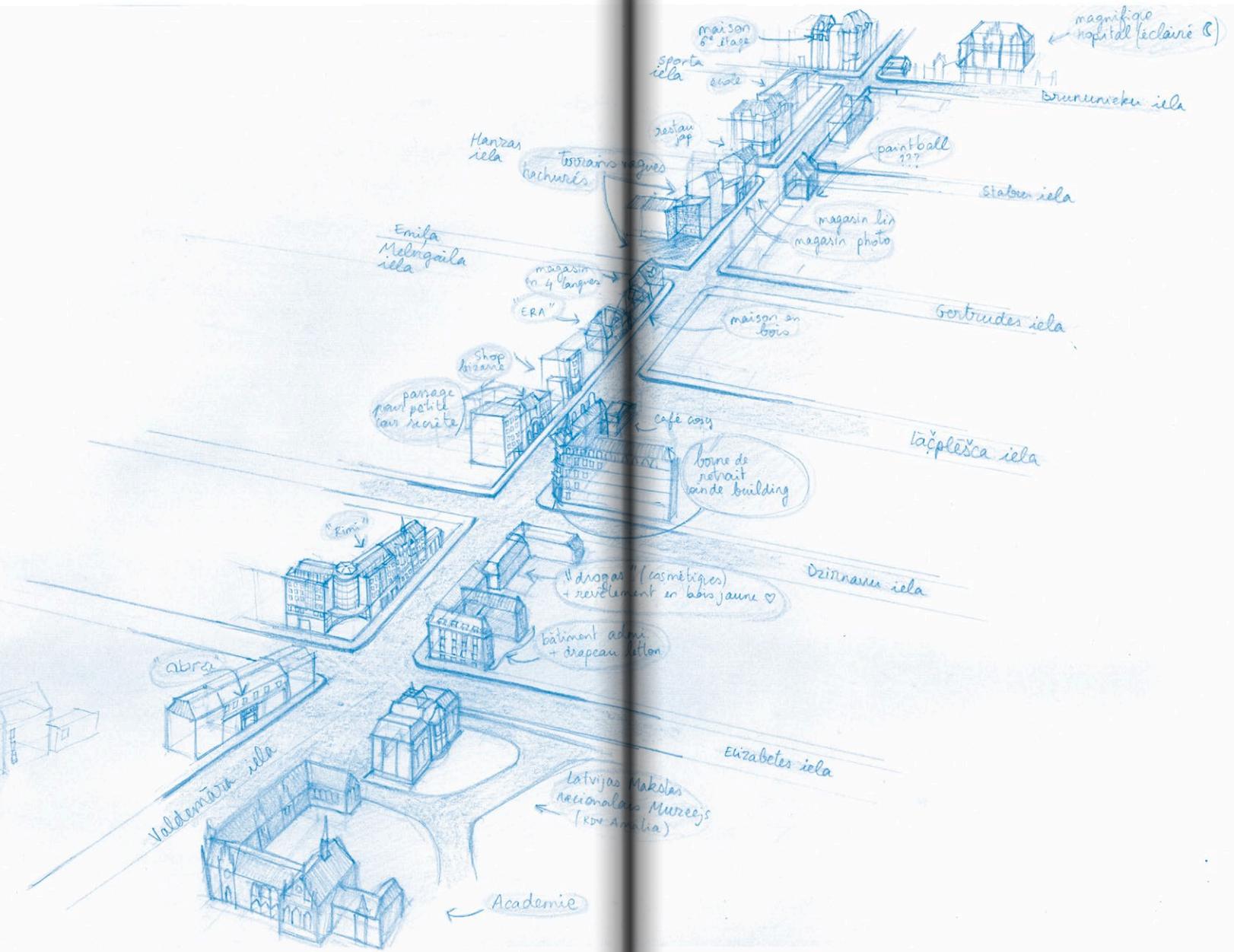
EDGE

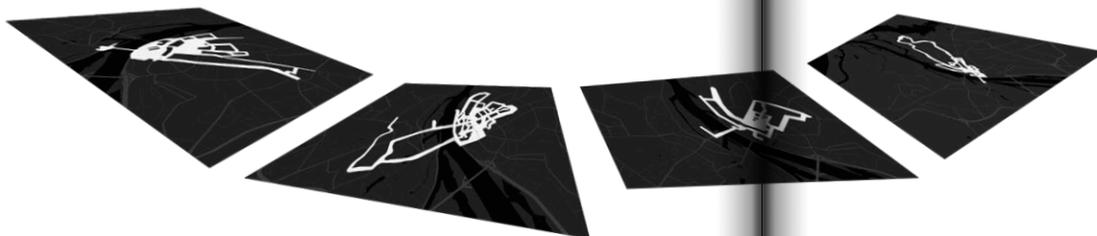


En introduction de son mémoire sur la signalisation routière, Emma Berthaud, ancienne étudiante de didactique visuelle, soulignait l'importance de ces signes pour régir et conditionner le déplacement des foules dans l'espace. « Le mot signalétique désigne l'ensemble des signaux sensoriels ou stimuli qui déclenchent un réflexe conditionné. La signalisation a pour but de déclencher une action rapide, et dans le cas de la signalisation routière, de diriger les mouvements du public auquel elle s'adresse. Ce n'est en aucun cas un langage – il ne s'agit pas de communiquer, les rôles d'émetteur et de récepteur ne sont pas interchangeables – mais plutôt une « publicité », d'un outil de publication de la loi.¹ » N'ayant pas accès au sens des panneaux publicitaires ou aux enseignes des boutiques, je ressentais fortement cette dépollution visuelle dont parle Emma. Toutefois, Riga restait dans les normes d'une capitale européenne et assez proche de ma culture pour que je comprenne le sens large de la plupart indications. Cette absence de lisible a peut-être quand même influencé mon regard sur la ville. J'ai rapidement mémorisé le nom des rues et utilisé les bâtiments comme points de repère. En découvrant cette ville aux multiples architectures, je me suis demandé comment retranscrire sa personnalité, l'image mentale que je m'en suis faite, cette forme de complicité qui s'est construite au fil des jours. Quotidiennement, je relevais des éléments de la rue qui ont fini par devenir des repères. Je prenais conscience que ces repères étaient liés à mon expérience personnelle et qu'ils étaient le résultat de ma propre lecture de la ville.

¹ Emma Berthaud, *Formes à sens unique, analyse de la signalisation routière*, mémoire de fin d'études, HEAR, 2020.

Croquis du boulevard Valdemara iela à Riga à la dernière étape de mon exploration, 2020.





Cartographies de mes trajets sur deux mois lors de mon arrivée à Riga, 2019.

Les expériences menées par Kevin Lynch sur les villes de Boston, Jersey city et Los Angeles proposent d'analyser la représentation mentale que les citoyens se font de leur ville. Dans son ouvrage *L'Image de la Cité*¹, il mène une enquête de terrain en s'appuyant sur la cartographie topographique d'un ensemble urbain. Il en parle comme étant le résultat « d'un va-et-vient entre l'observateur et son milieu. L'environnement suggère des distinctions et des relations et l'observateur choisit, organise, et charge de sens ce qu'il voit. L'image ainsi mise en valeur limite et amplifie alors ce qui est vu, tandis qu'elle-même est mise à l'épreuve des impressions sensorielles filtrées, en un processus constant d'interaction. Ainsi l'image d'une réalité donnée peut présenter des variations significatives d'un observateur à un autre.² » *La Psycho géographie* et la *Théorie de la dérive* créée en 1950 par les situationnistes évoquent également une approche personnelle de l'espace. Celle-ci, basée sur l'expérimentation du terrain propose des « cartes d'émotion » chargée de retranscrire une perception de l'espace sensible aux différentes ambiances qui le compose.

Kevin Lynch revient sur cette question de l'espace sensible en affirmant qu'une forme de lisibilité urbaine rendrait chaque ville unique et permettrait aux habitants de s'approprier leurs villes et de créer du sens et des souvenirs collectifs : une imagibilité urbaine pour une image mentale collective. Ainsi l'aspect visuel des villes, au-delà de leur aspect fonctionnel changerait vraiment notre rapport à la ville et notre façon de l'appréhender. Il parle également d'une « sécurité émotionnelle des habitants ».

En janvier, je m'installe à Montreuil chez des amis pour quelque temps et je remarque que le mécanisme de Riga se répète. Pour me sentir à l'aise et installée, j'ai besoin d'aller voir dehors, d'explorer, de repérer les lieux, les rues. Alors je fais un grand tour dans le quartier et je pousse la porte des commerces du centre, je demande mon chemin, je prends mon temps, je prends la température. Les rues sont

sales, les routes sont inégales. Sur les trottoirs des poubelles qui débordent, des gens qui tranent, qui te regardent passer en te scrutant de haut en bas. La ville est un immense chantier, comme le quartier gare de Riga. On la sent en ébullition, en effervescence, mouvante, changeante. Au carrefour, je jette un coup d'œil à droite et j'hésite.

Au bout du boulevard percent les

dernières lueurs d'un coucher de soleil magnifique.

Une pépite dorée au milieu de la grise banlieue qui me crie de venir voir ce qu'il se passe là-bas. Je reprends le boulevard Aristide Briand, dont je prends soin au passage de noter le nom, puis décide de prendre un chemin parallèle. J'arrive très vite dans d'étroites ruelles où s'entassent de petites habitations. J'emprunte la rue « principale » rétrécie par les voitures garées en double file. Sur ma droite des culs-de-sac qui s'enchaînent comme une marina d'une ville portuaire. Je continue ma route et serpente entre les habitations.

Trouver son chemin relève parfois de l'instinct. Si je décide de prendre une rue parallèle, jusqu'alors inconnue, je sais qu'elle longe une route qui elle, m'est familière. Après cette expérience je tombe sur les mots de Kevin Lynch qui me contredisent. Il dit : « Bien qu'il reste quelques phénomènes troublants, il semble aujourd'hui improbable que le fait de trouver son chemin soit dû à un quelconque « instinct » magique. Il s'agit plutôt d'une utilisation et d'une organisation logiques des indications sensorielles fournies par l'environnement extérieur¹ ». Peu importe, essayer des chemins parallèles permettra toujours au marcheur de mieux comprendre sa ville. Et avec ces deux expériences je comprends que c'est comme ça que je me sens vraiment habiter un lieu. Je dois apprivoiser et comprendre mon environnement pour me sentir à l'aise, maîtriser l'extérieur pour habiter l'intérieur. C'est comme si je devais apprendre la langue de mon quartier, en connaître le jargon. Christophe Bailly dans son ouvrage *La Phrase urbaine* parle de la ville comme un langage : « Il y a des rues sur des plans qui sont comme des mots sur la langue, il y a des carrefours où l'on s'arrête longtemps, des squares où l'on s'affaisse, toute une ponctuation de la ville qui laisse respirer ses grandes phrases amorphes comme ses éclats lumineux.² »

¹ Kevin Lynch, *L'Image de la cité*, Paris, Dunod, 1999.

² Kevin Lynch, *L'Image de la cité*, [op. cit.], p. 7.

¹ Kevin Lynch, *L'Image de la cité*, [op. cit.], p. 4.

² Jean-Christophe Bailly, *La phrase urbaine*, [op. cit.], p. 26.

La topographie du vide

Riga est aussi cette ville aux espaces entre-deux qui ne sont ni des parcs, ni des jardins. Des espaces laissés vides, sans fonction, entre deux maisons, après un parking, au bord d'une route. Des espaces figés qu'on traverse qui ont la saveur d'un bord d'autoroute. Ces espaces n'appartiennent à personne, j'ai l'impression de les partager avec les habitants de la ville. Ils font de Riga une ville qui respire. Ils sont des virgules dans la phrase urbaine. Ils dessinent la ville et n'ont pas de rôle. Pour moi, ils espacent l'architecture. Peuvent-ils vraiment des lieux sans fonction ? Peuvent-ils exister pour ne servir à rien ? Sans être des rebuts du reste de l'architecture fonctionnelle ? Pourrait-on penser une ville avec des espaces qui existent pour ce qu'ils sont, dans leur inutilité la plus totale ?

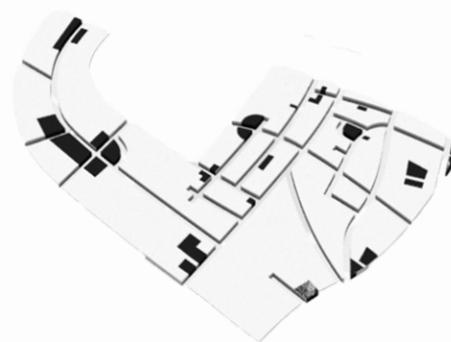
Dans son œuvre *Reality Properties: Fake Estates*, Gordon Matta-Clark s'est intéressé aux espaces marginalisés de la ville de New York et a fait l'acquisition d'une trentaine de ces terrains inutilisables. Il se réappropriera plus tard la valeur de leur représentation en dressant des portraits cartographiques au travers de photographies, cadastres, notes, etc. Ses acquisitions seront revendues plus tard à la ville de New York.



Photographie boulevard Brūnvaldīķu iela à Riga, 2020.



Cartographie 3D des espaces vides d'un quartier à Riga, 2020.



Beaucoup plus tard, le collectif *Stalker* s'est également rapproché des espaces en marge de la société pour organiser des marches urbaines, dans la continuité du travail de Gordon Matta-Clark. La question de la cartographie se posera également pour le collectif, qui cherche à retranscrire graphiquement l'expérience et la mémoire du lieu, à l'image du *Guide psychogéographique de Paris* de Guy Debord.

Ces espaces marginalisés ont aussi intéressé les écrits de Georges Perec et sont fortement présents dans son ouvrage *Espèces d'espaces*. Il questionne la non-utilité des lieux et des choses et revient sur cette idée qu'un espace puisse exister pour lui-même, en écartant l'idée d'être rejeté ou laissé de côté, mais bien comme un état originel : « *Un espace sans fonction. Non pas « sans fonction précise », mais précisément sans fonction ; non pas pluri-fonctionnel (cela, tout le monde sait le faire), mais a-fonctionnel. Ça n'aurait évidemment pas été un espace uniquement destiné à « libérer » les autres (fourre-tout, placard, penderie, rangement, etc.) mais un espace, je le répète, qui n'aurait servi à rien.*² »

¹ Emmanuel Hocquard, *Les taches blanches, Le Gam*, Marseille, Un bureau sur l'Atlantique, 1997.

² Georges Perec, *Espèces d'espaces, Paris, Galilée*, 1974.

Dans mon appartement à Riga, j'habitais en colocation avec cinq personnes dans un appartement prévu pour huit. Dans le couloir qui nous menait à la cuisine, trois chambres vides, avec des numéros dorés au-dessus des portes : 14, 10, 9. Des portes fermées dont nous avons les clés dans ce grand appartement tout blanc, refait à neuf. Des oreillers encore emballés et des couettes jamais dépliées ; l'odeur de peinture fraîche flottant encore dans l'air. Jour après jour dans cet appartement, les objets ont trouvé leur place et avec eux les habitudes de ceux qui les utilisent. Décoration et usages se sont entremêlés pour créer le langage de l'espace.

Sur les cartes, des zones blanches peuvent aussi être volontairement laissées vierges par les cartographes car elles

Série de modélisations 3D des espaces vides à Riga, 2020.



sont en mutation, en construction ou habités précairement par des « indésirables ». Philippe Vasset dans son ouvrage *Le livre blanc*¹ est parti à la découverte de ces espaces sans légende sur la carte pour explorer ces territoires en vrai. Il laisse comme témoin de ces lieux à l'époque de ses explorations un récit et quelques photographies. Ces territoires ont aussi inspiré le mouvement Stalker et ont trouvé chez eux la fonction de territoires qu'on traverse, habités par le geste du mouvement et des dérives urbaines.

À Riga j'ai aussi essayé de dessiner le contour de ces espaces inutilisés et inutiles. Ce projet, *La topographie du vide*, m'a menée à explorer le quartier à la recherche de rebut, de rejets de l'architecture urbaine.

¹ Philippe Vasset, *Le livre blanc*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2007.

Rencontre manquée

Assise à une table dans le fond d'une cantine associative, j'attends Coline. On s'est donné rendez-vous plusieurs fois ce week-end sans réussir à se voir. Cette fois-ci c'est notre dernière chance, je prends le train pour Toulouse dans 2 heures. En l'attendant je sors mon carnet et j'écris. J'écris ce que j'ai vécu de Marseille, ce que j'ai vu, compris de moi. Mais voilà, rien ne vient. Sur les lignes de mon carnet j'enchaîne les descriptions banales, celles d'une touriste qui n'a rien compris de la ville.

Deux hommes en face de moi déjeunent, ils commandent et mangent si vite que la serveuse n'a pas le temps de leur apporter le pain. Une petite fille assise à ma gauche n'arrête pas de bassiner son frère avec des histoires de cartes graphiques révolutionnaires. Deux jeunes filles aux ongles vernis et aux cheveux lisses me rappellent des copines avec qui je viens de partir en vacances.

En fait, j'ai l'impression d'avoir raté ma rencontre avec Marseille et cela vide mes pages et mes pensées. J'essaye d'écrire sur cette semaine dans les alpes mais quand je relis mes lignes j'ai l'impression de ne rien avoir vécu. Pourtant, je suis arrivée toute seule et je repars seule. J'aurai dû avoir le temps de penser, de faire le point. J'ai forcément vécu quelque chose mais je regrette de ne pas avoir eu plus d'espace pour me laisser aller aux décisions spontanées. J'ai rejoint un groupe et je paye le prix de ne pas avoir eu la charge mentale de la décision. J'ai l'impression d'être passée à côté de la ville et quand j'en touche deux mots à Coline, elle se sent vraiment désolée. Elle me dit que j'aurai pu l'accompagner à une partie de pétanque, mais est-ce que ça aurait changé quelque chose ? Une partie de pétanque à Marseille il n'y a rien de plus touristique. Je ne sais pas, pourquoi pas après tout. Je quitte Coline avec l'impression de n'être jamais venue et avec un goût amer de temps perdu.

Partie III

« J'ai perdu la notion du temps. Je crois que ça a duré long-temps, mais je ne me rappelle plus. Qu'est-ce qui s'est passé, quand, tout est flou, tout se mélange. Il n'y a pas de décors, en tout cas très peu. La fin de l'année ? Le début ? Avant ou après le diplôme ? Il faisait déjà froid ? C'était l'hiver ? Il neigeait ? On parlait de douceur ; certes il y avait des bougies mais elles ne couvrent pas cet arrière-goût crispant. Quand on n'a jamais dit, on n'a que son intuition pour donner un sens aux coïncidences et aux signes. C'est une histoire lointaine et compliquée, je m'accroche aux ressentis dont je suis sûre, ils sont peu nombreux. »

Vivre à la campagne

Dans les villages du Lot les maisons sont habitées par des longues conversations et des repas à plusieurs. Les gens cuisinent ensemble sur des nappes cirées et chantent en occitan. Quand la soirée bat son plein et que les ventres sont bien remplis, ils se lèvent et se mettent à danser. Dans ces villages les gens ne sont pas tous vieux, il y a aussi nous, des jeunes, des artistes, des musiciens, des danseurs, des philosophes, des poètes, des humanistes. Je fais connaissance avec ce vivre ensemble et je me prends à rêver moi aussi, de m'installer dans un de ces villages en pierre. Le bonheur a-t-il un rapport avec le fait de s'installer quelque part, d'établir domicile, de posséder des choses? Et pourquoi pas, être photographe de pays en pays, pour rencontrer d'autres photographes, des gens, un milieu, un autre vivre ensemble. Ou alors être institutrice et habiter un petit village du lot avec vue sur la vallée. Élever des enfants c'est un métier qui ne disparaîtra jamais, on aura toujours besoin de gens pour s'occuper d'eux. Je me baladerai dans le village, j'irai jusqu'au cimetière et je regarderai peut-être le lever du soleil sur la colline, entre les maisonnettes endormies dont les portes restent ouvertes la nuit. Avec mes amis qui seront aussi mes voisins on irait marcher pieds nus sur le chemin de la cascade, sentir la terre et les rochers qui nous massent la voûte plantaire et le courant froid qui chatouille les mollets. Dans le théâtre de la vie chacun jouerait un rôle lors de ces grands dîners. Il y aurait des gens qui se cherchent et des gens qui se trouvent. Quelle ironie de se chercher en partant voyager.

Sur le banc des villages du Lot je retrouve ce sentiment, celui de cette petite gare perdue en Allemagne et de ce rayon de soleil de la rue Niederbronn. Le lot ce sont des contes de fées quand on soulève les pierres et des cascades d'eau vivantes au cœur des forêts, et puis des gens que j'aimerais revoir pour garder la tête dans les étoiles et les pieds dans la terre. Je sentais ton regard posé sur moi, un peu ce soir, qu'on s'apprécie maladroitement, qu'on se cherche amicalement. Je cherche des ondes, je crois les avoir trouvés, je les sens et je les reçois, mais c'est maladroit car je n'arrive pas à renvoyer les miennes. Et pour moi? Est-ce ça que je cherche dans le regard de ceux que je photographie? Est-ce que je cherche comment les autres se sont construits? Et toi tu fais comment? C'est quoi ton rôle, c'est quoi les règles de ton jeu? C'est la tranquillité, l'assurance et le jardin secret, le rayon de soleil et le sourire, ne pas suivre les autres mais plutôt les observer, ne pas se sentir coupable et faire les choses pour soi. Ce n'est pas encore facile, c'est déjà mieux qu'avant, vivre en communauté c'est comme ça qu'on s'en aperçoit, rester deux semaines, une semaine, avec des gens qui nous disent merci et qui nous sourit vraiment.

Plus tard, je tombe sur ce texte de Georges Perec qui avait déjà tout dit: « Ils rêvaient de vivre à la campagne, à l'abri de toute tentation. Leur vie serait frugale et limpide. Ils auraient une maison de pierres blanches, à l'entrée d'un village, de chauds pantalons de velours côtelé, des gros souliers, un anorak, une canne à bout ferré, un chapeau, et ils feraient chaque jour de longues promenades dans les forêts. Puis ils rentreraient, ils se prépareraient du thé et des toasts, comme les Anglais, ils mettraient de grosses bûches dans la cheminée; ils poseraient sur le plateau de l'électrophone un quatuor qu'ils ne se laisseraient jamais d'entendre, ils liraient les grands romans qu'ils n'avaient jamais eu le temps de lire, ils recevraient leurs amis.¹ »

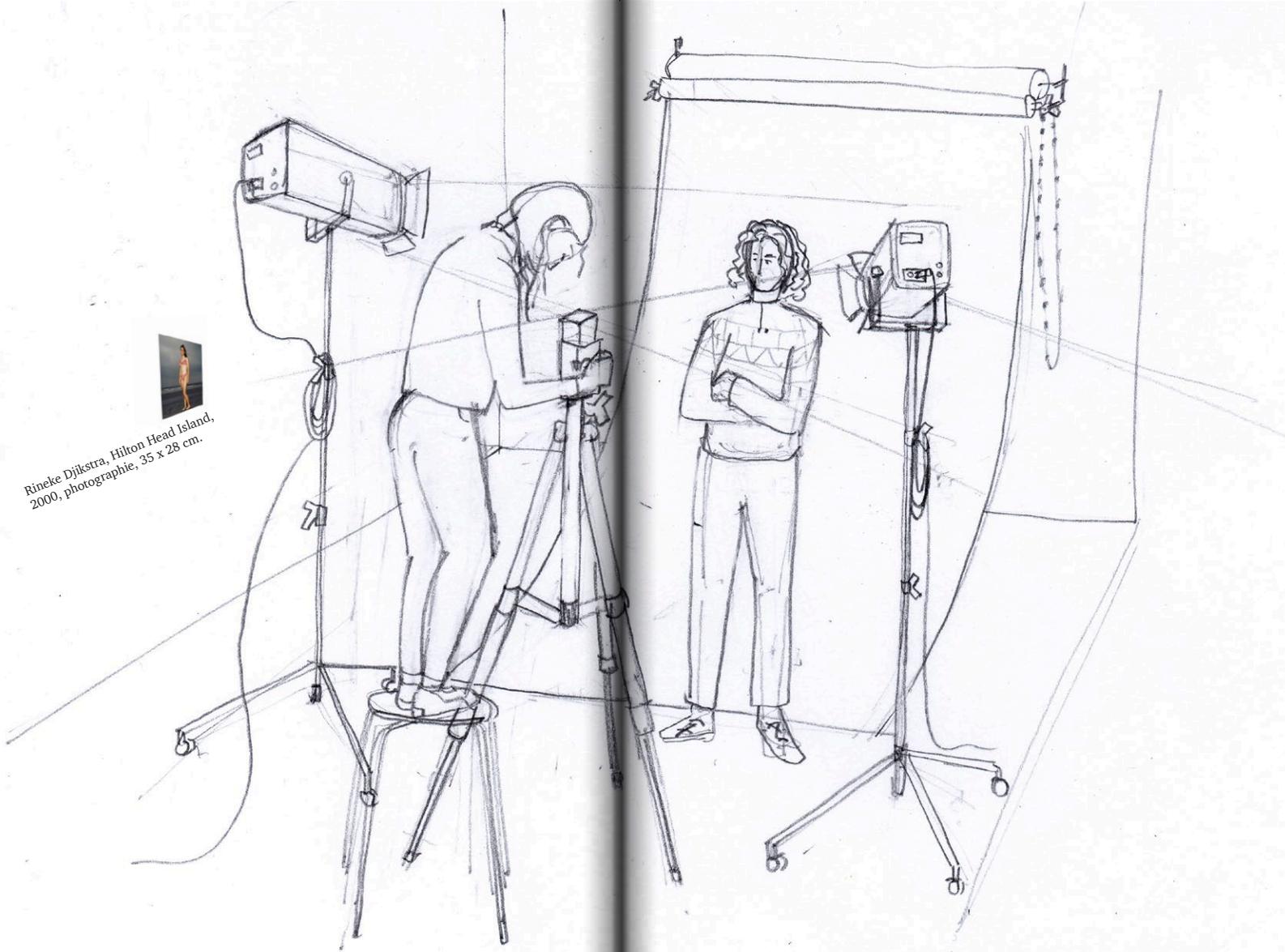
Ces gens, j'essaie de les décoder à travers le viseur de mon appareil photo. Quand je déclenche je cherche le moment de vérité, l'hésitation, les regards dans le vide, l'expression de surprise, la microseconde où ils ne seront plus en contrôle. Je leur ai demandé de raconter quelque chose, un souvenir, le tout premier. Comment peut-on lire sur le visage ce moment où on est à l'intérieur de soi? Mon appareil photo est comme une vision à rayons X. Il me permet de contrôler le temps, de l'arrêter ou de revenir en arrière pour mieux observer le monde autour de moi.

¹ Georges Perec, *Les choses*, Paris, 10-18, 1981.

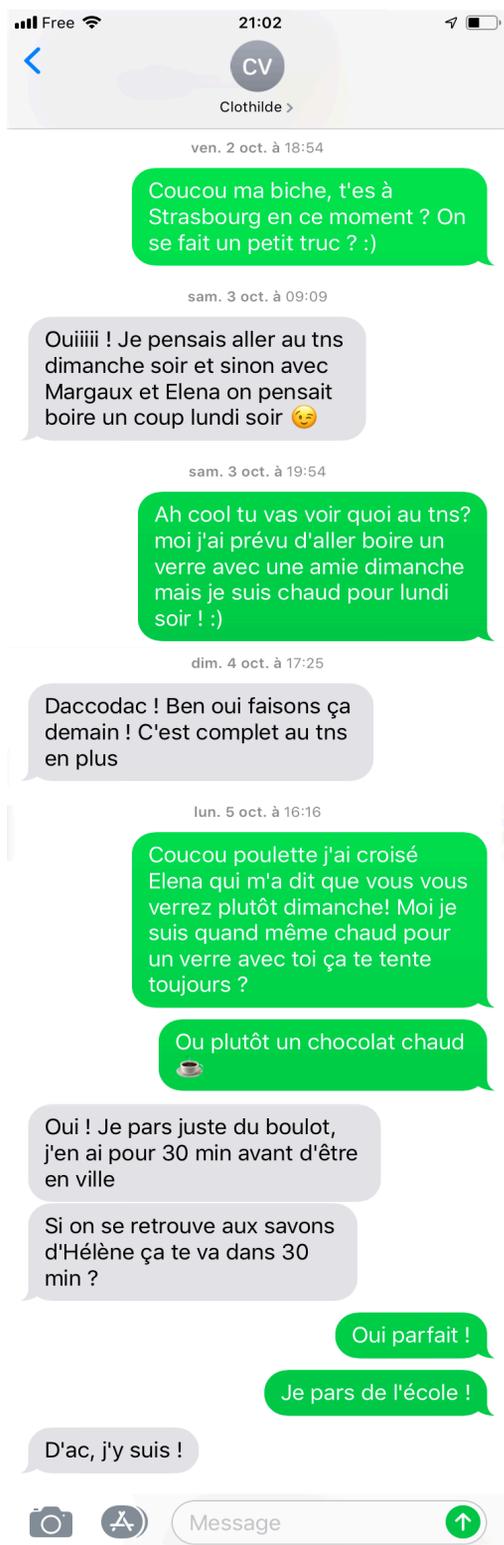




Rineke Dijkstra, Hilton Head Island,
2000, photographie, 35 x 28 cm.



Page précédente : Photographie argentique de Thomas évoquant ses souvenirs, 2019.
Ici : Croquis de la séance photo au Rolleiflex Double-Lens.



Screenshot d'une conversation sms avec Clothilde, 2020.

Café Bretelles

Au bar avec Clothilde, je nous revois, elle et moi assises à une table dans un coin de la pièce. Elle a choisi une table ronde, forme qui fait circuler la conversation, dans un coin pas trop éclairé. Je suis contente de la revoir, on ne s'est pas croisées depuis l'été. Maintenant il fait froid et il pleut, on a troqué nos pantalons fluides contre de gros pulls en laine. J'arrive trempée et la chaleur du bar me reconforte un peu. On prend deux chocolats chauds. On commence d'abord à parler de ce qu'elle fait à Strasbourg. De nos vies ici, en ville, de son service civique, de ses collègues, du théâtre, de la scéno, des copains. Mais très vite la conversation dérive sur cet été. Peut-être parce qu'ici il pleut et que dans le lot il faisait beau. Peut-être parce que c'est notre lieu commun à toutes les deux. Au fil de la conversation, on se retrouve, on retrouve nos personnalités de juillet, plus folles et plus frivoles. On enlève nos pulls et on aurait presque de nouveau la peau bronzée, rien qu'à en parler. Petite, je n'ai jamais été très penchée « ragots ». Les embrouilles entre copines au collège, ça m'ennuyait. Mais en grandissant, je me suis vite aperçu que tout le monde faisait ça, et aussi les adultes. Dans *Sapiens, une brève histoire de l'humanité* on apprend que le commérage est essentiel dans la société: « Notre langage a évolué comme une manière de bavarder. Suivant cette théorie, Homo sapiens est essentiellement un animal social. La coopération sociale est la clé de notre survie et de notre reproduction. Il ne suffit pas aux hommes et aux femmes de savoir où sont les lions et les bisons. Il importe bien davantage pour eux de savoir qui, dans leur bande, hait qui, qui couche avec qui, qui est honnête, qui triche.¹ » Je me suis donc forcée à raconter et dans un même élan, à appeler mes souvenirs. J'ai peu de souvenirs d'enfance alors je me dis que silence et oubli vont peut-être de pair. Je lui partage un secret que je n'ai pas évoqué depuis longtemps et en racontant, ma mémoire se trouble. Les faits se chevauchent, s'entremêlent, je ne suis plus très sûre de la trame de mon histoire et pour me raccrocher à la réalité je cherche le dernier récit que j'en ai fait. Problème, il n'y en a pas car je n'ai jamais eu de raison de raconter ça, ici, à Strasbourg. Il n'y a que Clothilde qui a vécu cet espace-temps avec moi. Le même labeur à la ferme des cerisiers, les mêmes amitiés, les mêmes moments autour du feu et baignades dans la même Dordogne. Autour de cette table ensemble, si on ferme les yeux, nos souvenirs ont la même couleur. L'art de raconter, c'est aussi l'art de faire exister. Donner de l'importance à un sentiment, comme lui donner vie. Et choisir de garder pour soi, c'est réprimer, dissimuler pour les autres et pour soi-même. J'avais choisi de taire l'événement que j'ai appelé « secret » plus haut. Je n'avais pas l'intention de l'oublier mais plutôt de le garder pour moi. Alors, comment faire pour s'en souvenir sans le partager ?

¹ Yuval Noah Harari, *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 2015, p. 35.



Zoner

J'ai grandi à Toulouse et quand je reviens voir la ville, je ne la comprends plus. J'ai beau chercher ces moments de magie que j'y ai vécus ado, je ne les retrouve pas. C'est comme si la ville et moi avions pris des chemins différents. Il y a quand même un arrière-goût des premières fois, omniprésent. Je le sens au détour de ces ruelles qu'on empruntait entre copines. Je connais ces places, ces quais, ces rues. Je les ai vues et arpentés des dizaines de fois. C'était le début de tout, la première fois à chaque après-midi. Les gens qui ont façonné l'image de Toulouse sont partis. Ludo, Manon, Romane, Lucile, c'était eux Toulouse. L'excitation des premières fois s'est estompée aussi vite qu'elle est venue. Sensation farouche. Aujourd'hui mon expérience de la ville n'est plus du tout la même, presque banale. Toulouse est devenue une ville comme les autres à l'exception que dans ses lieux, je traverse désormais l'épaisseur du temps et des souvenirs qui collent à ces lieux. « Dans une ville, les éléments qui bougent ont autant d'importance que les éléments matériels statiques qui la composent. Nous ne faisons pas qu'observer ce spectacle mais nous y participons. Nous sommes sur la scène avec les autres acteurs. » appuie Kevin Lynch dans son ouvrage *L'image de la cité*. On associe souvent aux ados les expressions de « traîner », « zoner ». Traîner dehors, zoner devant le lycée ou en ville. On leur demande de s'activer, on les trouve trop mous. On leur reproche de passer trop de temps au téléphone sans rien se dire, on s'étonne du temps qu'ils peuvent passer à ne rien faire. Mais traîner c'est surtout être ensemble, en groupe. C'est prendre le temps de laisser le temps filer, tant qu'on est tous là pour le voir passer. Et surtout ce temps, on le passe à s'émanciper de la famille, quitter le foyer. J'ai passé tout mon temps dehors, loin du regard de mes parents. Peut-on dire que la ville est le refuge des ados par excellence ? Avant la génération des réseaux sociaux, qui doit ressentir son adolescence très différemment, il y avait les ruelles, les trottoirs pour s'asseoir, les escaliers derrière les gymnases, les parcs pour fermer les yeux des heures au soleil.

¹ Kevin Lynch, *L'image de la cité*, [op. cit.], p. 10.



Xavier Dolan, *Mommy*, 2014, 160 min.

Ces endroits où on passait tout notre temps avaient même trouvé une place dans notre propre jargon. C'était le « carcé », « le marché du soleil », « le cosmos ». C'était nos lieux communs, nos espaces de retrouvailles, la force du tout ensemble, où chacun trouve son équilibre dans le groupe et où les personnalités se cherchent les unes par rapport aux autres. Car surtout l'adolescence est une période d'entre-deux, une période de transition, un aéroport dans la vie d'un.e être humain.e. Quand j'étais ado, je passais des heures allongée sur le canapé de ma chambre à lire des livres. Il y a des configurations qui font directement appel aux dérives de la rêverie et la fenêtre en fait partie. Tout comme Mona Chollet le décrit dans son ouvrage *Chez soi*¹, je ressens une profonde libération en découvrant les livres du philosophe Gaston Bachelard. C'est comme si quelqu'un posait enfin des mots sur quelque chose de juste pressenti, comme quand dans une discussion, quelqu'un tourne sa phrase d'une telle manière, qu'il vous touche directement en plein cœur. « Le rêve chemine linéairement, oubliant son chemin en courant. La rêverie travaille en étoile. Elle revient à son centre pour lancer de nouveaux rayons.² ». Assise à mon bureau c'est ce que je ressens. Tout en travaillant à l'écriture de mon mémoire, c'est en regardant par la fenêtre que je plonge dans mes souvenirs d'enfance.

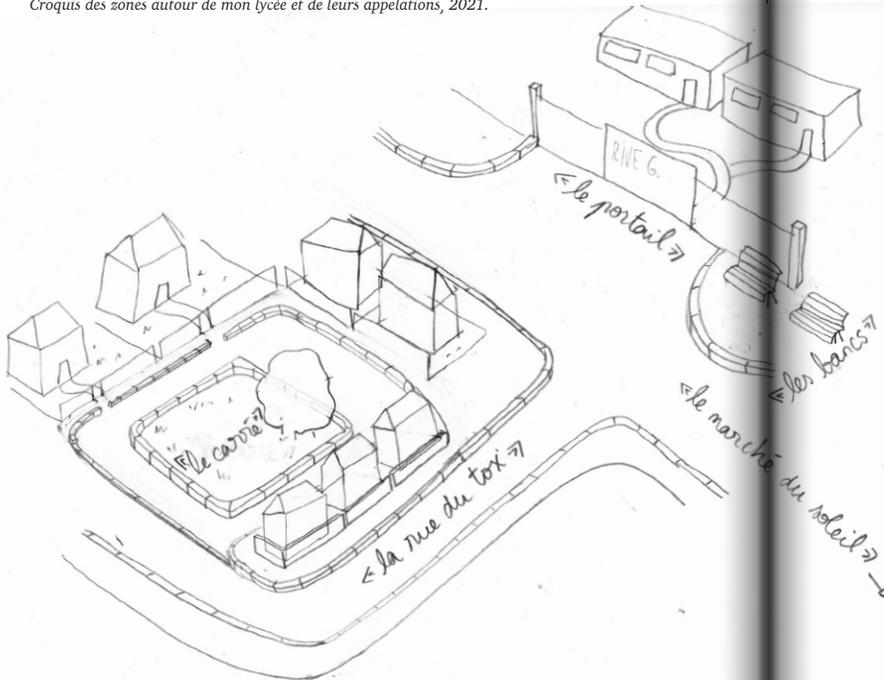
¹ Mona Chollet, *Chez soi, Une Odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Zone, 2015.

² Gaston Bachelard, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1979, p.32.



Cécilien, 2019, vidéo, 2 min 53 sec.

Croquis des zones autour de mon lycée et de leurs appellations, 2021.



À : cecilien.jolivard@hear.fr

Cc :

Objet : coucou

« Salut,

Je voulais juste te dire que j'avais pensé à t'envoyer un message, puis j'ai oublié. Tu sais ce que c'est, je suis super occupée en ce moment, enfin bref.

L'autre jour j'étais toute seule sur le balcon d'un pote et je me suis mise à te parler. Bizarre non ? En fait, il y avait une petite fête chez cet ami mais la soirée a pris une tournure étrange, alors je suis me suis réfugiée sur le balcon. En même temps, je n'avais pas envie de rentrer chez moi mais ce que je voulais encore moins c'était retourner dans le salon. Alors j'ai passé la soirée sur le balcon, pratiquement toute seule mais c'était super chouette. Et du coup, si j'ai pensé à toi c'est que je me suis dit que tu étais peut-être aussi sur ton balcon à fixer l'horizon en silence. C'est d'ailleurs carrément possible.

Je suis partie en Laponie et j'ai compris un truc en revenant. Un truc super important, le genre de dé clic qui te change un peu pour toujours. Et je ne sais pas pourquoi j'avais envie de t'en parler, parce que je me suis dit que si y'avait une personne qui pouvait comprendre ça c'était bien toi. J'ai compris que dans la vie, on pouvait faire partie de ceux qui écoutent le silence. Et là, tout a changé. Le fait d'être seule sur ce balcon est devenu si agréable que j'y suis restée des heures. Plusieurs fois Louis est venu me parler mais dans notre conversation, ce que j'écoutais c'était le silence. J'ai compris que ça voulait dire bien plus. Bien plus que les mots, bien plus que le sens. C'est devenu une question de rythme, de fréquence. Sur mon balcon, j'observais la ville de haut avec des oreilles qui avaient fait peu neuves en Laponie. J'ai compris qu'écouter le silence pouvait être ce qu'il y avait de plus profond et de plus ressourçant au quotidien. Que c'était comme ça qu'on pouvait revenir à soi quand tout va trop vite, comme ça aussi qu'on communique avec les autres sans avoir à dire tout, tout le temps. Je pense que c'était un des secrets de Jusi, le gars qui nous a accueilli à Levi. Il me faisait penser aux personnages de Tchekov, dans leur économie de la parole et une forme de sagesse, de ceux qui s'isolent dans le grand nord. Enfin voilà, je voulais te partager ça car tout ça me fait un peu penser à toi et à ton balcon. Je t'invite à y méditer la prochaine fois que tu contempleras l'horizon chez toi solo, en tout cas moi j'adore.

J'espère te revoir bientôt,

Marie »

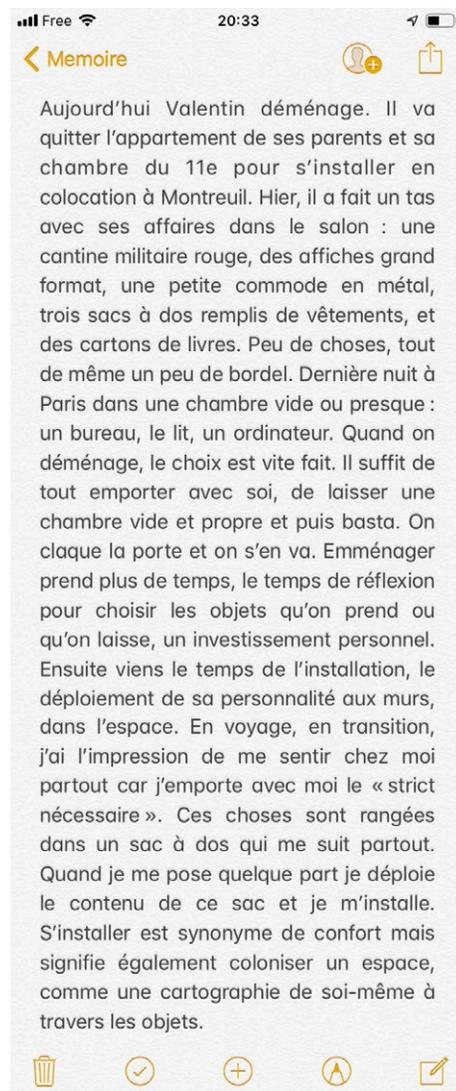
La chambre disparue

Dans la maison où j'ai grandi, je n'ai plus de chambre. Ma mère a toujours eu le chic pour transformer les pièces de la maison en un éclair. Ainsi, une buanderie devient une chambre, une chambre devient un atelier, une cuisine devient un bureau et ma chambre est devenue la salle à manger. Faire table rase du passé est quelque chose de commun chez elle, comme pour passer rapidement à autre chose. Les murs ont été repeints en blanc et tapissés de papier peint, le sol remplacé par un parquet plus clair, mes affaires éparpillées entre le garage et le cagibi sous l'escalier. Alors quand je reviens je n'ai que mes affaires pour les vacances et adieu les vieilles boîtes à souvenir dans lesquelles je collectionnais les emballages Milka, les posters de groupies dont je n'ose même plus me souvenir et autres objets de décorations inutiles qui font quand même plaisir de retrouver. J'adore les dépôts-ventes, car ce sont des endroits où on est susceptible de retrouver des objets de notre enfance et en même temps les souvenirs qui vont avec. C'est comme ça qu'en voyant une petite fille se trimballer une boîte Diddl que je me suis souvenue avoir eue la même dans une de mes chambres. Les dépôts-ventes sont des trésors pour les souvenirs. Tant d'objets entassés dont je ne connaîtrais jamais l'histoire. Ces souvenirs reviennent aussi quand on leur prête attention. Trouver leur importance dans une conversation, leur donner la place qu'ils méritent c'est donner de l'espace au passé pour qu'il puisse intervenir dans le présent.

Andrei Tarkovsky, *Stalker*, 1979, 163 min.



Maquette de la chambre n°12, 2019.





Maquette de chambre n°5, 2019.

Dans *La poétique de l'espace* Gaston Bachelard affirme : « Bien entendu, grâce à la maison, un grand nombre de nos souvenirs sont logés et si la maison se complique un peu, si elle a cave et grenier, des coins et des couloirs, nos souvenirs ont des refuges de mieux en mieux caractérisés. Nous y retournons toute notre vie en nos rêveries. Un psychanalyste devrait donc donner son attention à cette simple localisation des souvenirs.¹ »

Après le divorce de mes parents, ma mère et moi avons habité dans une maison à Bérat, dans le sud de la France, chez un ami. J'avais ma propre chambre là-bas. Je me souviens d'un grand lit en bois massif, et peut-être d'une moquette, mais c'est tout. De cette époque il ne me reste qu'une vague impression d'ambiance chaleureuse alors que peut-être, elle ne l'était même pas. J'adorais la boîte Diddl, pourtant je l'ai oubliée.

¹ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, [op. cit.].

Conclusion

Le mouvement, la délocalisation ont toujours été des moteurs de créativité, et ces voyages en train ont fait naître le squelette de ce mémoire. À travers le déplacement physique et mental de mes pensées, j'ai soulevé des interrogations nées de ces rêveries mouvantes.

J'ai essayé de croiser les nombreux thèmes qui traversent ce mémoire pour dresser ma propre cartographie, celle qui est présente de près ou de loin dans mon travail plastique. J'aime les espaces et les villes au point de parfois me sentir très proche de l'architecture. Durant mes recherches, j'ai été très touchée par le travail de Kevin Lynch, universitaire et urbaniste, qui schématisait sa pensée dans des croquis très personnels. Cela m'a réconforté de voir que les disciplines de l'art et de l'urbanisme peuvent être croisées et m'inspire beaucoup aujourd'hui. Dans ce mémoire j'ai traité les notions de voyage en train, en avion, en voiture, qui ont profondément marqué mon enfance et sûrement mon travail d'auteure aujourd'hui.

Ces voyages ont eux, été marqués par les paysages, par le temps, par la musique, par la rêverie et surtout par les gens. Des gens rencontrés sur la route, des gens à rejoindre, des gens quittés, pour toujours, pour un temps. Ces rencontres sont associées à des lieux, à

des époques et elles sont toutes imprégnées par la notion de vécu, par une expérience qui leur est propre.

Dans ce mémoire j'ai aussi eu la volonté de chercher à me repérer, de comprendre comment on habite, de comprendre les villes et ce qu'elles font à celles et ceux qui les arpentent. Qu'ont-elles fait à mon moi enfant, mon moi ado et mon moi maintenant ? Quelles traces ces villes ont-elles laissé dans mon paysage de pensées ?

Je me suis également questionnée sur la façon de retranscrire, d'être au plus juste de ce qu'on ressent en tant qu'artiste, de ces questions de poésie. La photographie me permet de figer mon regard, de prendre du recul sur mon environnement et de revenir sur un moment en prenant le temps d'observer ce que je n'avais pas vu. Elle est aussi le moyen pour moi de témoigner des instants de relâche, sans mise en scène. Je cherche à donner corps à ces impressions.

En transit à travers les paysages, à l'intérieur d'une ville ou au cœur même de mon appartement, comment revenir à soi et surtout, comment retranscrire les impressions nées de ces déplacements avec justesse ?

Références

Littérature

- BENJAMIN, Walter. *Œuvres III*, Paris : Gallimard, 2000.
- BERTAUD, Emma. Formes à sens unique, analyse de la signalisation routière, HEAR : mémoire de fin d'études, 2020.
- BUTOR, Michel. *La modification*, Paris : Les éditions de minuit, 1957.
- CALVINO, Italo. *Les villes invisibles*, Paris : Gallimard, 2015.
- CHOLLET, Mona. Chez soir, *Une Odyssée de l'espace domestique*, Paris : La Zone, 2015.
- DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Les nuits blanches*, Arles : Actes Sud, 1992.
- HEMINGWAY, Ernest. *Le vieil homme et la mer*, Paris : Gallimard, 1972.
- HOCQUARD, Emmanuel. *Les taches blanches, Le Gam*, Marseille : Un bureau sur l'Atlantique, 1997.
- PERREC, Georges. *Les Choses*, Paris : 10-18, 1981.
- PERREC, Georges. *Espèces d'espaces*, Paris : Galilée, 1974.
- POE, Edgar Allan. *L'homme des foules*, Bibebook : 2016.
- RILKE, Rainer Maria. *Les cahiers de Malte Laurids Bridgge*, Paris : Flammarion, 1995.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris : Slatkine, 1997.
- TESSON, Sylvain. *Dans les forêts de Sibérie*, Paris : Gallimard, 2011.
- VASSET, Philippe. *Le livre blanc*, Paris : Librairie Arthème Fayard, 2007.

Essais

- BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*, Paris : Puf, 2020.
- BACHELARD, Gaston. *La psychanalyse du feu*, Paris : Gallimard, 1979.
- BAILLY, Jean-Christophe. *La phrase urbaine*, Paris : Seuil, 2013.
- CARERI, Francesco. *Walkscapes, La marche comme pratique esthétique*, Arles : Actes Sud, 2013.
- DAVILA, Thierry. *Marcher, Créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXème siècle*, Paris : Editions du Regard, 2002.
- HALL, Edward T. *La dimension cachée*, Paris : Points, 2014.
- HARARI, Yuval Noah. *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, Paris : Albin Michel, 2015.
- LYNCH, Kevin. *L'image de la cité*, Malakoff : Dunod, 2020.
- MULLICAN, Matt. *12 by 2*, Dijon : Les presses du réel, 2011.

Œuvres plastiques

- ALYS, Francis. *The Green Line (Sometimes doing something poetic can become political and sometimes doing something political can become poetic)*, 2005, Jerusalem.
- BERNOS, Maud. *Tous les marins ont les yeux bleus*, 2015, livre de photographie, Paris, Gallimard, 25 x 26 cm.
- BRANZI, Andrea. *No-stop city*, 1969, dessin d'architecture, 20 x 22 cm.
- BROODTHAERS, Marcel. *Atlas à l'usage des artistes et militaires*, 1970, livret, 2 x 3 com, Collection Frac Poitou-Charentes.
- DEBORD, Guy. *Guide psychogéographique de Paris, Discours sur les passions de l'amour*, 1957, lithographie, tirage sur papier, 59 x 73 cm.
- DELIGNY, Fernand. *Carte et ligne d'erre*, 1969-1978, séries de dessins, crayon sur papier, dimensions variables.
- FUSCO, Paul. PARRENO, Clément. CHÉROUX, Clément. *The train*, 2018, séries de photographie, livre, Paris, Textuel, 27 x 24,5 cm.
- HIRSCHORN, Thomas. *Plan-Moi*, 2003, collages, feutres sur papier, Collection privée de l'artiste d'Athènes, 215 x 300 cm.
- JOUVE, Valérie. *Corps en résistance*, 2015, série de photographie, exposition, Paris, Jeu de Paume, 2 juin - 27 septembre.
- KEEN, Andrea. *Fleuve, parcours le long de la vallée de la Seine*, 2007, livre de photographie, Paris, Nouvelles Éditions Place, 28 x 27, collection Frac Haute-Normandie.
- LE CORBUSIER. *Plan Voisin*, 1925, dessins d'architecture, Fondation Le Corbusier.
- LONG, Richard. *A Line Made by Walking*, 1967.
- MATTA-CLARK, Gordon. *Reality Properties: Fake Estates*, 1973, New York.
- MRÉJEN, Valérie. *Portraits filmés*, 2003, vidéo, couleur, 13 min 30 sec.
- PAWEL, Altamer. *Path*, 2007, Münster.
- SADA, Shoji. FULLER, R. Buckminster. *Dome Over Manhattan*, 1960, projet architectural.
- SUPERSTUDIO. *Monumento Continuo*, 1969, dessins d'architecture, collages, tirage, feutres et crayons de couleurs sur papier, 71,5 x 102 cm.
- STALKER. *Planisfero Roma*, 1997, collection Frac PACA.
- WALLINGER, Mark. *Zone*, 2007, fil, Münster.
- WHITEREAD, Rachel. *Holocaust Memorial*, 2000, béton armé, Vienne, 10 x 7 m.

Œuvres cinématographiques

- BERTOLUCCI, Bernardo. *Un thé au Sahara*, 1990, 138 min.
- BOYLE, Danny. *The Beach*, 2000, 115 min.
- DOLAN, Xavier. *Mommy*, 2014, 139 min.
- LEE, Spike. *Do the Right Thing*, 1989, 120 min.
- LETOURNEUR, Sophie. *La Vie au ranch*, 2009, 90 min.
- MALLE, Louis. *Ascenseur pour l'échafaud*, 1958, 91 min.
- PENN, Sean. *Into the wild*, 2007, 148 min.
- TARKOVSKY, Andreï. *Stalker*, 1979, 163 min.

Articles internet

- ISSUU. *L'invention du quotidien par Michel de Certeau*, mis en ligne le 6 novembre 2016, (page consultée le 12 décembre 2020)
<https://issuu.com/bozines/docs/decerteau>
- ORILLARD, Clément. *Kevin Lynch et l'innovation dans les systèmes de visualisation urbaine*, Communication & langages, mis en ligne en 2014 (page consultée le 6 janvier 2021)
<https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2014-2-page-63.htm>
- PALSKY, Gilles. *Borges, Carrol et la carte au 1/1*, Cybergeo: European Journal of Geography, mis en ligne le 30 septembre 1999, (page consultée le 25 novembre 2020).
<http://journals.openedition.org/cybergeo/5233>
- TIBERGHIEU, Gilles, A. *Poétique et rhétorique de la carte dans l'art contemporain*, L'espace géographique, mis en ligne en 2010 (page consultée le 6 décembre 2020)
<https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2010-3-page-197.htm>
- TIBERGHIEU, Gilles, A. *La vraie légende de Stalker*, Vacarme, mis en ligne en 2004 (page consultée le 30 novembre 2020)
<https://www.cairn.info/revue-vacarme-2004-3-page-94.htm>

